

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration : 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LE GÉNÉRAL LYAUTEY, MINISTRE DE LA GUERRE, DANS SON CABINET



LE GÉNÉRAL A CONSENTI A POSER SPÉCIALEMENT POUR "EXCELSIOR" AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Le général Lyautey, à qui le roi Albert I^{er} vient de remettre, sur le front belge, le grand cordon de l'ordre de Léopold, a donné une impulsion nouvelle aux différents services

de la guerre depuis qu'il a succédé au général Roques, rue Saint-Dominique. C'est un organisateur de premier ordre qui a fait ses preuves comme Résident de France au Maroc.

Sera-t-on riche après la guerre?

Larges fortunes bien assises, modestes, mais innombrables patrimoines de France, le pays du monde où il y a le plus de familles aisées, où le travail et l'épargne accumulée avaient formé tant de capitaux répandus entre tant de mains... qu'est-ce que tout cela deviendra après la guerre? Les charges, les impôts, la cherté de la vie : comme l'a montré ici M. Brousse, les plus riches auront de la peine à vivre de leurs rentes — si ceux qui étaient riches hier le sont encore, et ils en doutent eux-mêmes les premiers.

L'idée a toujours été enracinée dans la société française que rien n'était instable comme la richesse, et qu'on ne pouvait jamais se flatter de l'avoir fixée. L'instinct puissant de l'économie, si développé dans nos classes moyennes, part de là. Un aphorisme déjà ancien de la bourgeoisie française, telle qu'elle s'est constituée sous le règne de Louis-Philippe, prétend qu'une fortune ne dure jamais plus de trois générations. Plus anciennement, et traduisant la même pensée par un proverbe imagé, nos ancêtres disaient : « Cent ans bannière, cent ans civière. » Ces phases successives de grandeur et de décadence des familles par l'effritement des fortunes, c'est un phénomène d'aujourd'hui, d'hier, de toujours. « Tout coule », disait le sage de l'antiquité. Rien ne coule d'une façon aussi irrésistible que l'argent.

Mais c'est le grand mystère de la circulation des richesses : cet argent, qui se volatilise sans cesse, il se retrouve toujours quelque part. Les fortunes sont comme le sable du désert, dont le vent défait et reforme éternellement les monticules. Tous les grands bouleversements, politiques ou économiques, ont détruit des patrimoines et en ont édifié d'autres, dont le tour est venu d'être balayés par la suite. Cela dure ce que ça peut! La Révolution et l'Empire avaient ruiné des milliers et des milliers de personnes en Europe : ce fut justement, pour M. de Montyon comme pour M. de Rothschild, l'occasion de s'enrichir. De la guerre européenne aussi sortira plus d'un nouveau riche.

Bien des signes permettent d'ailleurs d'entrevoir que ce ne sera pas, pour les riches anciens, une raison de tout perdre. Les capitaux n'auront jamais été aussi précieux, aussi recherchés, aussi rémunérés qu'aujourd'hui et dans la période qui s'annonce. On voit reparaître des taux d'intérêt qu'on croyait abolis pour toujours. Déjà, l'Etat français emprunte à 5.70 pour cent. De puissantes Sociétés offrent jusqu'à six. Il n'est pas dit que demain ce mouvement ascendant ne se poursuive encore. Si tout renchérit, les capitaux aussi se feront payer plus cher. Si l'on a besoin d'eux, il faudra bien passer par les conditions de leurs détenteurs. Il ne s'agira plus que de devenir capitaliste ou de l'être resté. Le dernier mot demeurera toujours à celui dont l'argent sera sollicité par l'emprunt.

Or, ce qui est remarquable, ce qui est un indice important, dans une période aussi chargée de cataclysmes que celle que nous traversons, c'est que la sécurité des capitaux y est plus grande qu'on ne l'aurait imaginé. Regardez les grandes valeurs de placements qui constituent le fond des fortunes françaises : y a-t-il eu nulle part faillite, suspension de paiements? Il n'y a pas même eu d'inquiétude. Dans un des *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet, qui sont de véritables tableaux historiques de la guerre de 1870, on voit un rentier parisien qui, au moment le plus tragique de la Commune, est uniquement occupé de savoir si les coupons des obligations de chemins de fer seront payés. Eh bien! depuis le mois d'août 1914, personne n'a eu un doute sur la ponctualité du service de ces coupons. Cela veut bien dire quelque chose.

Cela veut dire que les Etats modernes sont arrivés à un tel degré de solidité et de stabilité qu'ils peuvent, jusque dans leur organisation financière, résister aux chocs les plus violents. Tout le monde sent que, demain comme par le passé, on paiera aux caisses du Trésor et des grandes compagnies aussi sûrement que le soleil se lève chaque matin, aussi sûrement que si le bon Dieu lui-même était assis derrière le guichet. On sent l'impossibilité politique, morale, matérielle que ces grandes sources soient jamais taries, que l'Etat cesse d'être honnête homme, et que toutes ces mutualités,

toutes ces associations, qui participent aujourd'hui à la richesse autant et de la même façon que les individus, se trouvent ruinées d'un seul coup. Cette communauté, ce plexus d'intérêts, qui caractérisent la société actuelle, font que tout le monde se soutient et s'épaule, et que, d'un bout à l'autre de la nation, la propriété des uns garantit celle des autres.

Ainsi, il y aura encore après la guerre des Français riches et des Français aisés. Il y aura surtout la richesse qui ne s'en va pas, celle qui résiste à l'écoulement et à la destruction des siècles : il y aura la terre.

Demain verra la revanche de nos propriétaires terriens, de ceux qui voulaient du « bien au soleil », qui restaient fidèles à ce placement démodé. Après la guerre de 1914 comme après celle de 1870, on verra certainement remonter la valeur de la terre. En tout cas, c'est peut-être le moment de se souvenir que la terre de France a toujours récompensé ses possesseurs, toujours payé ceux qui ont eu confiance en elle, surtout quand ils ont su la soigner et l'entretenir. On connaît l'exemple, jadis cité par Léon Say et devenu classique, d'un domaine rural qui avait appartenu aux Bussy-Rabutin et sur lequel Mme de Sévigné touchait une redevance. Il y a quatre cents ans, ce domaine donnait un revenu de 50 livres. Ce revenu n'a cessé de suivre la valeur de l'argent : il est de 2.000 francs aujourd'hui, et la terre est toujours là. Mais où sont les actions de la Compagnie des Indes? Où sont les valeurs de Law, de Rochette du temps passé?... Voici venir des temps où la terre immuable, la terre nourricière, reprendra ses avantages et où son règne remplacera peut-être le règne du papier.

Jacques BAINVILLE.

Ce que l'on dit

En attendant...

Paysage parisien de ce mois de février, noté par une correspondante d'Excelsior qui me paraît ne pas avoir ses yeux dans sa poche, et posséder par-dessus le marché un joli brin de plume au bout des doigts.

« Je rentre d'un petit tour dans mon quartier (ce ne sont pas les antipodes, c'est la Madeleine) : grande exposition de soldes, constituée par un immense chapelet de poubelles inviolées... Je lis tous les matins dans mon journal que 270 Kabyles vont arriver pour en prendre livraison. Et j'attends, j'attends toujours, comme tout le monde. Où est le Kabyle? Cherchez le Kabyle! C'est la question du jour.

« Rue Tronchet, les papiers tourbillonnent, mêlés aux pelures d'orange. Boulevard Haussmann, il y a les concierges qui ont de l'amour-propre et ceux qui n'en ont pas. Il y a ceux qui ont dissimulé leurs poubelles et ceux qui ne les ont pas dissimulées : alors, le trottoir ressemble à un damier à cases alternativement blanches et noires. Les blanches sont nettes, mais les autres!

« Un bon point aux concierges du boulevard Malesherbes, mais de la rue Boissy-d'Anglas est banni ce précieux amour-propre : un fumier, un vrai fumier, et pour compléter la ressemblance, ça sent comme à la campagne. Un petit âne mélancolique et pensif paraît destiné à être attelé tout seul à cet immense tas d'ordures.

« Rue Duphot, restaurant célèbre : aperçu varié des nourritures absorbées depuis huit jours. Et dire qu'on ne mange plus que deux plats! Qu'est-ce que ça serait sans ça!... »

Telles sont les notes, hélas! trop exactes, prises par ce juge à l'œil aigu. Mais on peut en conclure une chose : c'est que, si l'administration municipale n'accomplit pas son devoir, ou ne peut l'accomplir, nos bons concierges ont aussi une responsabilité : il y en a qui font ce qu'ils peuvent pour dissimuler les déchets de leurs immeubles, d'autres qui s'en fichent et les étalent cyniquement. Avis aux propriétaires...

Autre observation, faite par notre correspondante et tout à fait recommandable : il y a un moyen bien simple de diminuer la quantité d'ordures qui descend à la rue : c'est d'en brûler tout ce qui peut être brûlé dans le fourneau de cuisine. Ça économise le charbon, par surcroît... Evidemment, il est préférable d'attendre, pour se livrer à cet exercice, que la côtelette ait fini de griller. Et c'est un procédé de fortune. Mais, par le temps qui court...

Pierre MILLE.

Au parc de la Tête-d'Or, la ville de Lyon entretient une belle collection ornithologique. Il y a de petits volatiles, mais il y a aussi de gros et dodus volatiles. On voit, à la Tête-d'Or, de magnifiques canards et des oies dignes et corpulentes.

Or, cinq individus, nous dit une dépêche, ont jugé

qu'en temps de guerre les oies et les canards ne devaient pas servir uniquement à l'histoire naturelle. Ils ont mis la collection au pillage. On les a arrêtés, car il y a une justice.

— Pourquoi avez-vous commis ce vol? leur a demandé naïvement le commissaire.

— Pour manger, ont répondu les voleurs.

Si le président Magnaud siégeait à Lyon, il se trouverait embarrassé. Un affamé a le droit de voler du pain. Mais est-il autorisé à voler une oie? Telle est la question juridique.

LA PAIX DU MENAGE

— SUITE —

Donc, Mme X... et la pauvre femme marchaient derrière la poussette sur laquelle était chargé le sac de charbon. A la fin, comme tout arrive, elles rencontrèrent un taxi-auto dont le conducteur était compatissant. Il consentit à prendre Mme X... et le sac dans sa voiture. La pauvre femme s'en retourna seule vers les hauteurs de la rue de Château-Landon, non sans avoir fait mille politesses.

Arrivée en un clin d'œil devant sa maison, Mme X... se demanda comment elle transporterait le sac jusqu'au troisième étage. Mais le chauffeur la tira promptement d'embarras en lui proposant de le monter lui-même. Mme X... lui promit aussitôt un bon pourboire, ce qui la porta à réfléchir qu'elle n'avait plus de monnaie.

Elle dit donc au chauffeur :

— Montez, monsieur, je vais chercher de la monnaie et je vous rejoins.

Le bon chauffeur, le sac sur l'épaule, entra dans la maison. Et il trouva d'abord devant lui une radieuse concierge qui s'écria :

— Ah! le voilà, ce charbon qu'on attendait! Montez! C'est au deuxième.

Au deuxième étage, la cuisinière, qui vint ouvrir, se montra pareillement enchantée et prodigua au chauffeur de tels remerciements qu'il en fut tout confus.

Cependant, Mme X..., ayant trouvé sa monnaie, entra à son tour et disait à la concierge :

— Il est monté, le chauffeur?

— Comment! dit la concierge. C'était pour vous! Mais je croyais que c'était pour le deuxième!

Avec la rapidité d'une biche poursuivie par le chasseur cruel, Mme X... bondit jusqu'au deuxième, où elle arriva juste au moment où le chauffeur allait vider le sac dans une caisse noire.

— C'est à moi!... C'est à moi!... dit-elle, d'une voix étranglée.

— Comment! C'est à vous?

Et il y eut une grande dispute. On entendit des : « Ah! mais, pardon! »; des : « Qu'est-ce qui prouve? »; des : « J'en ai commandé aussi! »; des : « Ce n'est pas honnête! »; des : « Vous n'êtes pas polie! » A quoi le chauffeur mit un terme en refermant le sac et en le portant chez Mme X...

Et M. X... trouva le soir du charbon dans sa grille. Et sa femme lui narra cette aventure compliquée. Il l'écouta distraitement et puis lui dit :

— Tu vois bien que les gens du dessous sont plus débrouillards que toi, puisque, une minute plus tard, ils auraient eu du charbon sans se déranger.

Il pensait plaisanter. Sa femme s'est fâchée. La paix du ménage n'est pas revenue. Nous sommes le jouet des vents.

Le plus curieux de cette histoire, c'est qu'elle est authentique.

Le savant M. Marchis, qui professe, en Sorbonne, un cours d'aviation, eut, l'autre jour, l'idée de montrer à ses élèves un moteur, un vrai moteur en acier, au lieu de se contenter de leur en apprendre la structure à l'aide de dessins à la craie, de coupes et de schémas.

Il se procura donc, par l'intermédiaire d'un obligé ami, un magnifique moteur de quatre cylindres qu'il fit placer sous un hangar.

— Ainsi, pensait-il, j'apprendrai aux étudiants en aviation à le monter et à le démonter. Et je soutiendrai la théorie par la pratique.

Le jour de la première leçon étant venu, maître et élèves se rassemblèrent autour du moteur.

Mais quelqu'un frappa à la porte du hangar. C'est un envoyé du vice-recteur de l'instruction publique. Le vice-recteur de l'instruction publique trouve dangereux qu'un moteur tourne. Et il interdit à M. Marchis de toucher à ce redoutable engin avant d'avoir contracté une assurance contre les accidents.

M. Marchis est retourné dans sa chaire et a repris son morceau de craie et son éponge. Il est dégoûté des initiatives.

Il paraît que le fil ne « coud » plus.

D'où vient ce fil qui ne coud pas? On n'en sait rien. Peut-être du Japon, ou bien du Portugal. Le fait est que les minidettes se lamentent. Si elles tirent un peu, crac! le fil se casse. Elles disent qu'au bout de huit jours les boutons des robes neuves tomberont d'eux-mêmes, et qu'après deux mois les manches quitteront le corsage et s'étaleront mollement sur le plancher.

Encore un ennui de la guerre. Mais ce n'est pas le pire.

Jusqu'à la paix, donc, les Parisiennes, attendant leurs Ulysse, devront coudre et recoudre, sans trêve ni succès, à la façon de Pénélope.

LE VEILLEUR.

ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE

On ne peut pas rester indéfiniment "au seuil de la guerre" sans franchir ce seuil...

LE PLAN ET LES INTENTIONS DU PRÉSIDENT WILSON

La situation entre l'Allemagne et les Etats-Unis est actuellement la suivante.

Côté allemand : par la déclaration du blocus sous-marin, par l'avertissement formel que tout navire neutre qui pénétrera dans la zone prohibée s'exposera à être torpillé, le gouvernement impérial s'est lié les mains. Pour éviter que le *casus belli* ne se présente, il faut, de deux choses l'une, ou qu'il rapporte les mesures qu'il a prises, ou qu'il donne à ses sous-marins des instructions telles qu'ils ne coulent pas de navires américains. La première solution paraît impossible : ce serait une reculade exclue d'avance par l'affirmation catégorique de M. Zimmermann que l'Allemagne ne peut pas revenir en arrière. Quant à la seconde solution (c'est-à-dire des ménagements et un régime spécial de tolérance accordé à la marine américaine), elle entraînerait une si large fissure dans le blocus que celui-ci en deviendrait pratiquement inefficace.

D'ailleurs, le voulût-il, le gouvernement impérial ne semble pas en mesure de rapporter immédiatement les ordres qu'il a donnés aux commandants de ses sous-marins. A un gouvernement neutre qui lui demandait, à la suite de la note du 31 janvier, de faire en sorte que ses navires fussent épargnés, l'Allemagne a dû répondre qu'aucun contre-ordre ne pourrait avoir d'effet avant vingt jours. C'est ce que précise le correspondant à Berlin des *Daily News*, de Chicago, lorsqu'il écrit qu'il n'y a aucun indice que l'Amirauté allemande ait l'intention de rien changer aux instructions données à ses sous-marins, « alors même que des instructions nouvelles pourraient leur être envoyées en pleine mer, ce qui est impossible ».

L'Allemagne s'est donc enfermée dans un dilemme. Si maintenant on envisage la question du côté américain, on voit qu'elle a le même caractère impérieux. Il s'agit toujours de savoir si le gouvernement de l'Union admettra ou de renoncer à la liberté de sa navigation, ou de tolérer les risques du torpillage pour ses navires et de la mort pour ses nationaux.

Ainsi, des deux côtés, il n'y a pas d'issue. Les Allemands se bornent à espérer vaguement que les navires américains retenus par la terreur ne se rendront en Europe qu'en si petit nombre que les risques d'accident deviendront très faibles. Mais alors ce sont les Etats-Unis virtuellement bloqués : ni leur intérêt ni leur dignité ne leur permettent d'accepter une pareille situation. Resterait un arrangement *in extremis*, pareil à ceux qui, ainsi que nous l'in-

diquions hier, se poursuivent entre l'Allemagne et certains neutres. L'hypothèse en paraît exclue pour l'Amérique, malgré les rumeurs que le comte Bernstorff a répandues avant son départ.

Quant à l'état d'esprit de M. Wilson, il n'est pas douteux. Le président est décidé à ne pas brusquer les choses et à examiner, selon sa méthode ordinaire, tous les cas qui se présenteront. Il veut avoir de son côté tous les droits et l'assentiment unanime de la démocratie américaine. Il lui semble difficile que la guerre puisse être évitée, mais il veut en laisser toute la responsabilité à l'Allemagne.

Il faut donc s'attendre à le voir procéder par étapes calculées, comme il l'a toujours fait jusqu'ici. Par exemple, il demandera au Congrès de faire convoquer les paquebots américains par des navires de guerre, avant de prendre des mesures encore plus radicales. Il n'y a donc qu'à laisser se développer la situation et à laisser agir la force des choses qui, après avoir poussé l'Allemagne et les Etats-Unis « au bord de la guerre », doit leur faire franchir un jour ou l'autre cette limite fatale. — J. B.

WASHINGTON, 12 février. — M. Wilson continue à avoir de longs entretiens avec M. Lansing.

L'entourage immédiat de M. Wilson affirme que le président n'est pas résolu à déclarer la guerre à l'Allemagne au lendemain d'un attentat germanique contre le pavillon américain. On pense qu'au cas du torpillage d'un navire américain par un sous-marin il réunirait aussitôt le Congrès et demanderait le vote d'une loi autorisant les navires marchands américains à s'armer comme des navires de guerre pour leur propre défense.

On estime que ce serait alors une chasse formidable menée par les cargos américains contre les sous-marins allemands et que cette chasse précéderait de très peu une déclaration de guerre officielle. — (Radio.)

Les cargos américains auraient remis leur départ pour Bordeaux (?)

LONDRES, 11 février. — On apprend de New-York que les vapeurs américains *Orléans* et *La-Rochelle* devaient appareiller pour Bordeaux ; mais la compagnie propriétaire a fait connaître qu'elle n'autoriserait pas le départ de ces navires, tant que le gouvernement ne lui aurait pas procuré les canons nécessaires à leur armement. — (Radio.)

Le second des vapeurs qui devait quitter New-York à destination de Bordeaux était désigné dans les télégrammes précédents sous le nom de *Rochester*.

Les derniers temps du séjour de M. Gerard à Berlin

CHANTAGE, VEXATIONS ET RETARDS

Le représentant de l'Associated Press à Zurich télégraphie, à la date du 11 février :

ZURICH, 11 février. — La plupart des membres de la nombreuse suite de M. Gerard ont poussé un véritable soupir de soulagement cet après-midi quand ils atteignirent la frontière suisse, car la tension des derniers jours avait eu un contre-coup plus ou moins violent sur la plupart d'entre eux. M. Gerard lui-même, quoique s'en tenant fidèlement à la déclaration qu'il fit la semaine dernière, à savoir qu'en aucune circonstance il ne se laisserait interviewer, ni ne discuterait sur la politique avant d'être rentré dans son pays, eut un sourire épanoui pour la foule des journalistes qui se précipitaient autour de lui à son arrivée à Zurich et qui demandaient à grands cris des interviews pour les journaux de tout le monde civilisé.

Vers la fin, la situation à Berlin était devenue plus tendue par les agissements des autorités allemandes qui retardaient le départ de tous, y compris M. Gerard, et cherchaient pendant ce temps à amener l'ambassadeur à négocier un amendement au traité prusso-américain de 1799. M. Gerard invoqua ce fait, qu'il n'avait pas le droit de négocier quoi que ce fût après la rupture des relations, mais néanmoins le comte de Montgelas, qui appartient au protocole, insista auprès de lui. M. Gerard reconnut que l'amendement proposé stipulait que l'Amérique consentirait à permettre aux Allemands de continuer leurs affaires sans interruption et indéfiniment, et à garantir le retour en Allemagne des navires internés en Amérique.

Le comte de Montgelas donna à entendre à M. Gerard que les correspondants de journaux américains auraient des difficultés à partir si l'amendement au traité n'était pas signé, sur quoi M. Gerard indigné fit savoir au comte de Montgelas qu'il ne voulait pas « être l'objet d'un chantage ». Il rappela au comte de Montgelas que le ministre des Affaires étrangères allemand était parfaitement à même de négocier régulièrement et convenablement par l'intermédiaire de la Suisse et de l'Espagne.

A ce moment-là, les journaux allemands furent inondés de nouvelles concernant les saisis de navires allemands par les Américains, les difficultés et les outrages subis par le comte Bernstorff, etc... Les Allemands se refusèrent à ajouter foi aux démentis qui suivirent ces rapports et négligèrent d'utiliser l'intermédiaire de la Suisse pour déterminer la vérité ; de plus, ils ne voulurent pas accéder à la demande de l'ambassadeur qu'on lui donnât la facilité de communiquer par télégrammes chiffrés avec Washington. Le gouvernement allemand temporisa jusqu'à ce que des messages officiels reçus par l'Espagne fissent bien voir que les rapports concernant le traitement du comte Bernstorff en Amérique étaient faux.

Les Allemands prétendent que c'est l'acte de quelques petits fonctionnaires si les communications téléphoniques ont été coupées à M. Gerard et si son courrier postal et télégraphique a été intercepté malgré ses privilèges comme ambassadeur, si bien qu'il ne pouvait même plus donner des instructions à ses consuls et était prisonnier, selon ses propres paroles. L'ensemble des résultats fut que cette grande incertitude et ces froissements ne firent que s'accroître du fait que le ministre des Affaires étrangères et les autorités militaires se rejetèrent successivement la responsabilité du retard dans le départ de M. Gerard. Personne, et M. Gerard furent des plus amicaux, bien que d'un gnement nets. On fit ressortir en vain aux Allemands que leurs mesures n'étaient applicables que dans l'état de guerre véritable, et que le renom d'admirable retenue et de politesse du peuple allemand, avec leurs bons effets réciproques, courait des risques. Les retards suivirent les retards et les excuses suivirent les excuses jusqu'à vendredi soir, où le ministre des Affaires étrangères annonça soudain qu'il était disposé à permettre à M. Gerard de partir samedi.

Il se produisit encore des incertitudes presque jusqu'au moment du départ du train. Les adieux de M. Gerard furent des plus amicaux bien que d'un caractère très formaliste qui ne fut à dessein pas mitigé par les souvenirs des difficultés qu'on lui avait créées. Beaucoup d'Allemands se trouvaient parmi la foule qui s'était rendue à la gare pour le voir partir ; cette foule se composait surtout d'Américains qui n'avaient pas encore l'autorisation de partir par le train de l'ambassade et qui étaient obligés d'accomplir les formalités d'usage pour obtenir de la police la permission de partir le soir.

Le public ignorant en général le départ imminent de l'ambassadeur, les démonstrations de la foule curieuse, à la gare du Midi, se réduisirent au minimum. Les dames d'un certain âge et les enfants de la suite furent installés dans des wagons-lits et le voyage de vingt heures à la frontière suisse s'ef-

C'EST LA QUE FUT LA FAMEUSE MAISON DU PASSEUR



Les communiqués relatent une recrudescence d'activité sur les bords de l'Yser, notamment autour de la Maison du Passeur, théâtre de combats épiques où la vaillance de nos alliés belges brisa les plus furieuses attaques allemandes.

fectua assez peu confortablement et dans un état d'esprit qui était d'autant meilleur que l'on éprouvait un soulagement à échapper à la tension qui régnait en Allemagne depuis les premiers jours de février.

Deux fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères accompagnèrent les voyageurs, qui furent jalousement gardés par des agents de la police secrète et des officiers de douanes. Les rigueurs de l'inspection à la frontière ont été réduites au minimum des pures formalités. M. Gerard a exprimé à plusieurs reprises le plaisir qu'il éprouvait d'être l'objet d'une réception si cordiale sur le sol suisse.

Ce sont les neutres qui s'efforcent de prolonger la conversation

WASHINGTON, 12 février. — On accueille ici, avec le plus grand intérêt, les bruits relatifs à certaines avancées que l'Allemagne ferait aux Etats-Unis dans le but d'éviter la guerre. Mais ces bruits n'ont reçu, jusqu'à présent, aucune confirmation.

Le seul fait actuellement exact, c'est que M. Nelson Morris, ministre des Etats-Unis à Stockholm, le docteur Ritter, ministre de Suisse à Washington, et M. Polo de Bernabé, ambassadeur d'Espagne à Berlin, s'occupent très activement depuis trois jours à trouver un terrain de rapprochement entre Washington et Berlin et à obtenir que l'Allemagne modifie ses procédés de guerre sous-marine de manière à alléger les souffrances des neutres. En d'autres termes, s'il y a eu des suggestions nouvelles, elles sont venues des neutres et non de l'Allemagne et n'ont jusqu'à présent produit aucun résultat. (Radio.)

Les diplomates américains quitteront le Danemark sur un pétrolier

STOCKHOLM, 12 février. — Le *Dagens Nyheter* annonce que le ministre des Etats-Unis à Budapest et les attachés militaires à Berlin et à Constantinople viennent d'arriver à Copenhague et se préparent à passer en Amérique à bord du grand pétrolier *John D. Archibald*, qui décharge en ce moment son fret à Malmö. — (Radio.)

Le gouvernement américain active ses préparatifs militaires et navals

NEW-YORK, 12 février. — Les Etats-Unis sont maintenant résolus à proportionner la puissance militaire et navale du pays à l'immensité de son territoire et à la puissance de sa volonté.

Actuellement, tous les jeunes gens entre 18 et 26 ans, qui étaient déjà soumis à une instruction militaire obligatoire, subissent depuis le début du conflit un entraînement intensif.

Le Congrès étudie un projet de loi dont on attend très prochainement la promulgation et qui astreindrait au service militaire tous les hommes de 18 à 42 ans.

La marine recrute tous les hommes qu'elle peut enrôler et les soumet immédiatement à une instruction rapide. De nombreux engins de défense côtière sont actuellement construits ou posés.

Parmi les inventions nouvelles qui vont être mises en usage, on cite un système de filets gigantesques destinés à assurer, à l'aide de torpilles fixes, la fermeture et la défense de certaines baies et des ports trop facilement accessibles aux sous-marins ennemis.

Tous les bateaux de plaisance ou de pêche actionnés par des moteurs à pétrole ont été réclames par l'Amirauté pour la surveillance des côtes. Certains de ces bateaux à marche très rapide seront affectés à la poursuite des corsaires.

APRES LA REPONSE DE LA SUEDE A M. WILSON

SI LES SUÉDOIS AIMENT ÇA!..

LONDRES, 12 février. — On mande de Stockholm au *Morning Post* que le cas du steamer suédois *Edda*, qui a été coulé par un sous-marin allemand, provoquera sans doute une protestation de la Suède.

Le sous-marin allemand commença à tirer sans avertissement. L'*Edda* se dirigea immédiatement vers lui. Six Allemands montèrent à bord et pillèrent systématiquement les provisions et même les effets de l'équipage. L'officier allemand empêcha le capitaine d'emporter quelques chemises, le menaçant de son revolver, puis les Allemands mirent les marins suédois dans des canots en leur disant d'aller au diable.

Le « V-69 » n'a pas été interné

YMUÏDEN, 12 février. — Le contre-torpilleur allemand V-69, aidé par le remorqueur allemand *Sud-Amerika*, a quitté le port hier, à 18 heures 45.

Pendant son passage dans les eaux territoriales, le V-69 était escorté par le cuirassé hollandais *Noord-Brabant* et six contre-torpilleurs hollandais. Le V-69 a pris alors la direction du Sud.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

CEUX QUI N'ACCEPTENT PAS LE BLOCUS ALLEMAND



M. JUAN LUIS SANFUENTÈS
Président de la République du Chili



GÉNÉRAL LI-YUEN-HUNG
Président de la République de Chine

L'attitude résolue du gouvernement chinois, que nous a confirmée hier S. E. Hoo-Wei-Tch, ambassadeur de la République chinoise en France, a produit la plus vive et la meilleure impression tant à Londres qu'à Paris.

Le ravitaillement des régions envahies

Le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne à Bruxelles, désireux d'assurer immédiatement la continuation du ravitaillement de la Belgique et



MARQUIS DE VILLALOBAR
ministre d'Espagne à Bruxelles

du nord de la France envahi, s'est mis à la disposition de M. Hoover pour conférer avec la Commission Relief in Belgium, soit en Hollande, soit à Londres.

La situation militaire

Les Allemands avouent leur échec devant Serre. — Lutte d'artillerie et reconnaissances sur le Carso et dans le Trentin

Le succès obtenu par nos alliés britanniques devant le village de Serre n'a pu être dissimulé au public allemand. Mais les réticences dont on l'enveloppe sont vraiment curieuses. « Pendant la nuit, disent les dépêches officielles, les Anglais ont attaqué à six reprises les tranchées bouleversées entre Serre et la rivière. Toutes les attaques ont été repoussées. L'évacuation d'une ligne de tranchées devenue inutilisable au sud-est de Serre avait été exécutée méthodiquement avant le déclenchement des attaques anglaises. » La méthode allemande a usurpé sa réputation, si elle a présidé à un mouvement de repli qui a laissé plus de deux cents prisonniers aux mains de l'adversaire. Les malices de l'état-major prussien sont grosses, et il est douteux qu'elles trompent qui que ce soit, même en Allemagne.

Sur notre front, les reconnaissances continuent, particulièrement actives au nord de Verdun, en Argonne et en Champagne. Il en est de même en Russie, où nos alliés ont réussi un coup de main près de Borovy-Mlyn, petit village situé sur la Vilia, au nord-est de Smorgone, et l'ennemi a prononcé sans succès une petite attaque, menée par deux compagnies, vers les sources du Stokhod, au nord de Mikhailovka.

Sur le Carso, le succès que les Autrichiens se vantaient d'avoir remporté dans la région de Gorizia n'a pas été de longue durée. Les contre-attaques ont été déclenchées aussitôt, et après un combat très vif les Italiens étaient de nouveau maîtres de l'ensemble de leurs positions sur les hauteurs à l'est de la Vertobizza, entre le mont Soher et la voie ferrée de Gorizia à Trieste. La lutte d'artillerie reste très vive sur tout le Carso, et une assez notable activité de patrouilles est signalée dans le Trentin, à l'est de Trente, dans le val Sugana et au sud de Rovereto, dans la Vallarsa.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du LUNDI 12 FÉVRIER (924^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Dans la région de BERRY-AU-BAC, nous avons fait exploser avec succès deux mines à la COTE 108.

EN CHAMPAGNE ET EN ARGONNE, activité de patrouilles au cours de la nuit.

Nous avons réussi deux coups de main qui nous ont valu des prisonniers, l'un EN ARGONNE, l'autre dans le secteur de la COTE 304.

Nuit calme partout ailleurs.

LA GUERRE AÉRIENNE

Il se confirme qu'un avion allemand a été abattu en combat aérien le 10 février, dans la région d'Etouvelles (Aisne).

Dans la nuit du 11 au 12, nos escadrilles ont bombardé les GARES DE STENAY, DE DUN-SUR-MEUSE ET D'ATHIES.

23 HEURES.

Activité intermittente des deux artilleries dans la région de Bezanges et dans quelques secteurs des VOSGES.

Journée calme partout ailleurs.

Le communiqué belge

Dans la région de la MAISON DU PASSEUR, activité de patrouilles au cours de la nuit. VERS HETSAS a éclaté, ce matin, une lutte à coups de bombes et de grenades. Activité moyenne de l'artillerie en divers points du front belge.

Hindenburg vient inspecter le front des Flandres

AMSTERDAM, 12 février. — Le bruit court en Hollande, depuis plusieurs jours, que le maréchal Hindenburg, quittant le front oriental, serait arrivé en Belgique pour inspecter le front des Flandres et prendre des mesures militaires de la plus haute importance.

L'Echo Belge de ce matin confirme catégoriquement cette nouvelle. (Radio.)

DERNIÈRE HEURE

DÉCLARATIONS DE SIR DOUGLAS HAIG

Le général en chef des forces britanniques affirme sa certitude de voir le front allemand enfoncé par l'effort commun des Français et des Anglais

[FRONT BRITANNIQUE]

Le field-marshal sir Douglas Haig, commandant en chef des armées britanniques en France, a fait à l'envoyé de l'agence Havas les déclarations suivantes :

« ... Si nous avons fait énormément, il nous reste beaucoup à faire, et il en sera toujours ainsi au cours d'une guerre de matériel comme celle-ci.

« Nous avons accompli et nous accomplissons principalement pendant ces jours en Angleterre un effort considérable pour que l'armée de l'arrière soit égale en puissance à celle de l'avant.

« Déjà pour la production des munitions nous sommes parvenus au rendement que nous avions souhaité. Nous avons de ce côté toute sécurité. Ce qu'il nous faut en quantité plus grande, ce sont des canons et des lignes de chemins de fer.

« Nous n'aurons jamais trop de canons. C'est une marchandise qui ne se crée pas en un jour et c'est une marchandise qui s'use. Toutefois, je dois dire que nous avons eu, touchant l'usure de nos pièces, d'agréables surprises. Mais ne comptons point sur le secours du hasard et continuons de fondre des canons.

« De même pour le rail, cet auxiliaire si précieux des armées en campagne. Il y a quelques semaines, notre réseau de chemins de fer, à l'arrière de nos lignes, était notablement insuffisant. La disproportion entre le tonnage débarqué dans nos bases et le tonnage transportable sur rails était de nature à nuire à nos opérations.

« A ma prière, les directeurs des compagnies de chemins de fer britanniques sont venus se rendre compte ici de nos besoins, et ils m'ont dit tous :

« — Que voulez-vous ? nous vous le donnerons. »

« J'ai obtenu tout ce que j'ai demandé, en effet, et même au delà, puisque les compagnies ont poussé le patriotisme jusqu'à arracher du ballast de leurs lignes le rail qui nous faisait défaut.

« Puis-je vous demander, monsieur le maréchal, si vous concevez que la décision de la guerre puisse être obtenue par la rupture du front allemand ?

« C'est bien ainsi que je conçois la décision. Cette guerre de tranchées doit faire place à la guerre de mouvement, qui, seule, nous procurera les grands avantages que nous escomptons.

« Il n'est pas douteux que le front allemand en Occident sera brisé par les armées franco-britanniques.

« Et ce serait pour cette année ?

« Cette année sera décisive en ce sens qu'on verra se produire sur les champs de bataille la décision de la guerre, c'est-à-dire l'événement après lequel l'Allemagne apparaîtra comme militairement battue. Il se peut que l'année de la décision soit aussi l'année de la paix. Nous le souhaitons tous, n'est-ce pas, et nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour qu'il en soit ainsi.

« Toutefois, je veux parler en toute franchise à mon pays et à ses alliés et leur dire : Si l'Alle-

magne, qui est un grand peuple, c'est-à-dire un peuple nombreux, ne peut être entièrement battue cette année, n'hésitons pas à poursuivre la guerre. Pour notre tranquillité et la sécurité du monde, pas de paix sans victoire, sans victoire complète, car une victoire incomplète, une paix prématurée et boiteuse laisserait à l'Allemagne militaire la possibilité de préparer, pour un avenir très rapproché, une revanche terrible. Après avoir attaqué l'Angleterre, vous la reverriez à vos frontières plus avides que jamais de sang et de conquêtes. Gardons-nous des manœuvres suspectes d'un ennemi qui se sent perdu, soit qu'il parle de paix, soit qu'il cherche à nous diviser.

« Je puis me reposer entièrement sur mes troupes. Leur moral est au-dessus de tout soupçon. Nous avons tous, au regard de la paix, la mâchoire carrée, c'est-à-dire l'indomptable volonté de combattre jusqu'au bout.

« Je suis certainement en communion avec mon gouvernement, avec mon pays, avec mes soldats et avec les vôtres, quand j'affirme que la nécessité de vaincre et notre foi dans la victoire ne sont pour nous qu'une seule et même chose. »

L'envoyé de l'agence Havas avait décrit en ces termes sa réception par sir Douglas Haig :

Enfin, notre tour vient ; par l'huis entrebâillé d'une grande pièce Louis XV, j'aperçus pour la première fois la magnifique silhouette de sir Douglas Haig. Elle se détachait sur une grande baie vitrée où le soleil d'une matinée de gel jetait de timides rayons. Le maréchal était debout, achevant la lecture d'un rapport. Je ne pus m'empêcher d'admirer tout de suite le profil intelligent et doux de son visage. Le front est largement découvert, le nez régulier et fin, la moustache abondante soignée, blonde, à peine grisonnante, le menton énergique. Tout l'homme respire une force singulière, une force souple et pour ainsi dire câline. Le regard plein de clarté fixe l'interlocuteur et se nuance selon le cours de la conversation. Rarement sévère, il se fait volontiers rieur et malin.

La voix est chaude et sans éclat. Il y a quelque part des maréchaux qui ne peuvent dire deux mots sans frapper du poing leur bureau. Combien différent est le maréchal Haig. Il dit les choses les plus graves, prononce les résolutions les plus viriles, tranquillement, posément, et pour ainsi dire sans un geste. Les bras accoudés au fauteuil, c'est à peine s'il agit en parlant l'extrémité des mains. Il est le flegme britannique incarné. Mais quelle vie dans ce regard et quelle netteté dans la pensée !

Le maréchal parle très correctement le français. Il s'exprime lentement, cherche parfois ses mots et fait souvent en les cherchant de jolies trouvailles : « Nous avons chez vous une bonne presse », nous disait-il hier.

Détail important à noter : sir Douglas Haig ne fume jamais.

LES TORPILLAGES

LONDRES, 12 février. — Le vapeur *Sallagh*, de Belfast, a été coulé.

Un sous-marin est apparu et, sans avertissement, a ouvert le feu contre le vapeur, tuant un mécanicien, blessant grièvement deux matelots et fracassant les chaloupes.

Le reste de l'équipage a été recueilli après être resté neuf heures dans un canot.

L'équipage du vapeur grec *Vasilissa-Olga* a été débarqué.

Le vapeur a été abordé par un sous-marin ; les Allemands firent descendre l'équipage dans un canot et firent sauter le navire.

Le vapeur *Japanese-Prince* a été torpillé sans avertissement. Il y avait plusieurs Américains à bord. On ne signale pas de pertes de vies humaines.

Le *Japanese-Prince* jaugeait 4.876 tonnes. Il appartenait à la *Prince-Line*, de Newcastle.

ROTTERDAM, 12 février. — L'équipage du bateau hollandais *Mizar*, qui vient d'arriver d'Amérique avec une cargaison de blé destinée au gouvernement, raconte que le 31 janvier, au cours d'une tempête de neige, il a été canonné deux fois par un sous-marin allemand, au sud de l'Irlande. Les deux fois, l'équipage dut prendre place dans les chaloupes, mais il put regagner le bord, le sous-marin ayant été mis en fuite par l'arrivée de torpilleurs ennemis. — (Radio.)

LA PROTESTATION DES SCANDINAVES NE TARDERA PAS À ÊTRE REMISE

LONDRES, 12 février. — On mande de Copenhague aux journaux que la conférence des Etats scandinaves à Stockholm au sujet de la notification du blocus sous-marin touche à sa fin.

Les trois gouvernements ont décidé d'envoyer à l'Allemagne une note collective qui contiendra une énergique protestation contre la guerre sous-marine, parce qu'elle est contraire aux lois internationales. La note sera envoyée dans peu de jours à Berlin et aussitôt rendue publique.

L'ATTITUDE DU VATICAN

MILAN, 12 février. — Des déclarations d'un prélat du Vatican, recueillies par le *Giornale d'Italia*, il y a deux jours, on peut retenir les points suivants :

1° Le Saint-Siège a déjà réproché, dans des déclarations qui sont connues, le bombardement des villes ouvertes et la guerre sous-marine ; 2° le Saint-Siège ne désire pas être l'arbitre de la paix ; 3° le Saint-Siège ne réclamerait sa participation à la conférence de la paix que si les Etats neutres étaient invités à y participer.

Nouveaux progrès britanniques au nord de l'Ancre

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

De nouveaux progrès ont été réalisés, la nuit dernière, au nord de l'Ancre, vers la route de Beaumont à Puisieux. A la suite d'une petite opération exécutée sur un front restreint, nous avons occupé sans difficultés environ six cents mètres de tranchées et fait un certain nombre de prisonniers.

L'ennemi a attaqué, au début de la nuit, nos nouvelles positions au sud de Serre. Pris sous nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, il a été aisément rejeté.

Nos patrouilles ont pénétré, cette nuit, en un certain nombre de points, dans les lignes ennemies. Un de nos détachements a fait exploser un dépôt de munitions au sud-est d'Armentières et ramené des prisonniers.

Un détachement ennemi qui se concentrait ce matin dans ses lignes, au nord-est de Neuville-Saint-Vaast, a été dispersé par nos tirs d'artillerie.

Des bombardements ont été exécutés avec succès aujourd'hui au nord de la Somme, ainsi que vers Armentières et Ypres.

Hier, au cours d'un combat aérien, un appareil allemand a été contraint d'atterrir avec des avaries. Un des nôtres n'est pas rentré.

Les Autrichiens refoulés à l'est de Gorizia

ROME, 12 février. — (Commandement suprême) : Sur le front du Trentin, l'activité des artilleries est modérée.

Des groupes de skieurs ennemis ont essayé d'approcher de nos lignes sur le Pasubio, ils ont été repoussés et dispersés par nos tirs précis.

On signale des duels d'artillerie violents dans les hautes vallées du But et de la Fella. Nos obus ont atteint la gare de Tarvis.

Dans la zone de Vodil (Monte Nero), dans la soirée du 10 février, après un lancement intense de bombes, un détachement ennemi a fait irruption dans nos lignes ; il a été promptement rejeté après de vigoureux corps à corps, puis poursuivi et détruit par notre feu ; le petit nombre des survivants a été fait prisonnier.

Sur l'enceinte des hauteurs à l'est de Gorizia, dans la journée du 11 février et dans la nuit du 11 au 12, de violentes attaques et des contre-attaques ont alterné avec des bombardements intenses. Nous avons partout, et entièrement, rétabli nos lignes et avons rejeté l'adversaire en lui infligeant des pertes très lourdes et en lui faisant plus de 100 prisonniers, dont quelques officiers.

Le temps serein a favorisé l'activité aérienne de nos avions, qui ont bombardé efficacement la gare du chemin de fer d'Opeina.

Une escadrille ennemie a lancé des bombes sur Vallone (Carso) sans faire de victimes ni de dégâts.

Deux autres avions ont essayé une incursion sur Udine ; ils ont été aussitôt repoussés par notre artillerie antiaérienne et par nos avions de chasse.

Après un hardi et brillant combat dans le ciel, au-dessus de la ville, un des avions ennemis a été abattu ; deux aviateurs ont été blessés et faits prisonniers.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

PETROGRAD, 12 février. — (Communiqué du grand état-major) :

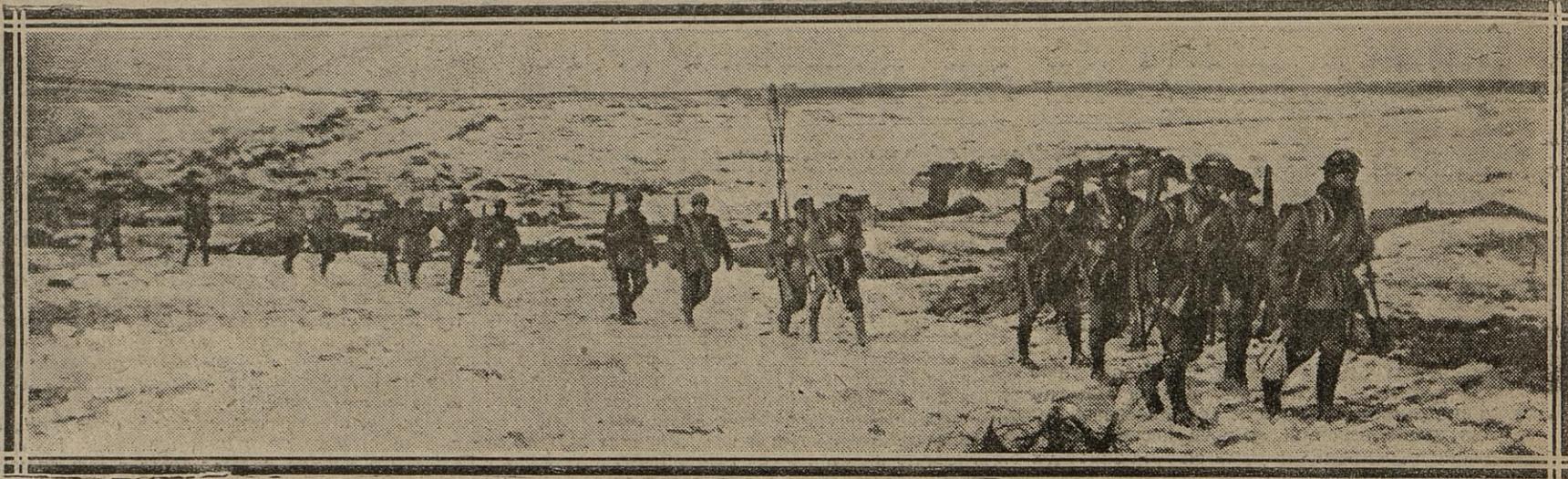
FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Borovoymlyn, au nord-est de Smorgon, nos éclaireurs, après avoir cisailé, sans être vus, les réseaux de fils de fer de l'ennemi, ont attaqué d'avant-postes et se sont emparés d'une mitrailleuse ; au nord de Mikhailovka (10 versets de Kiaselin), l'ennemi, profitant de la tempête de neige, a déclenché une attaque sur nos positions occupées par deux compagnies. Dans le secteur de l'une de ces compagnies, l'attaque a été repoussée ; sur le flanc gauche de l'autre, l'ennemi a réussi à pénétrer dans nos tranchées. Mais avec le secours de la première compagnie il a été rejeté, et la situation a été rétablie. Au sud de Galitch, quatre compagnies ennemies ont traversé le Dniester gelé et attaqué nos avant-postes qu'elles ont réussi à repousser au début. Une contre-attaque les a rejetées et a rétabli la situation.

Dans les CARPATHES, bourrasque de neige.

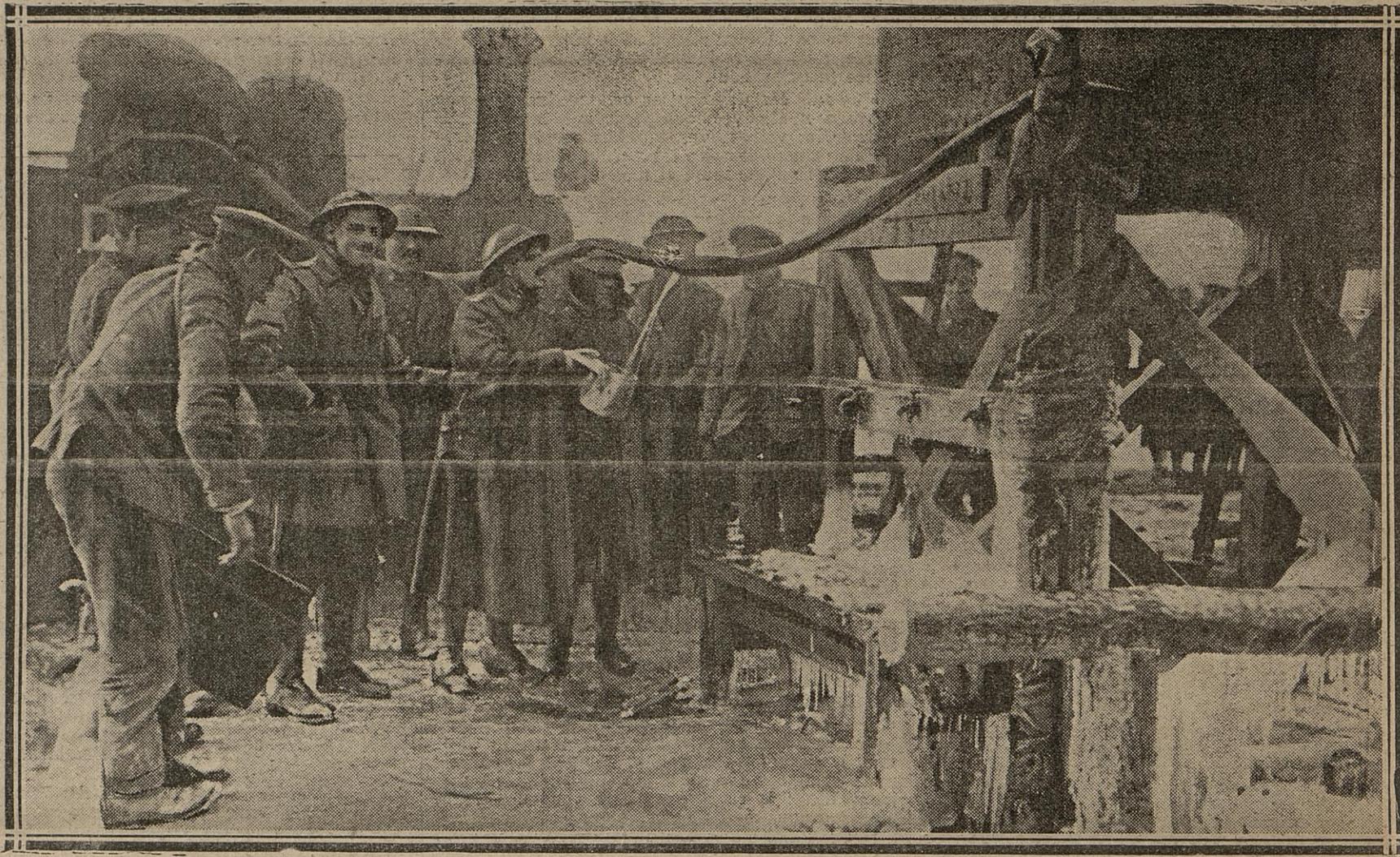
FRONT ROUMAIN. — Rien d'important à signaler.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

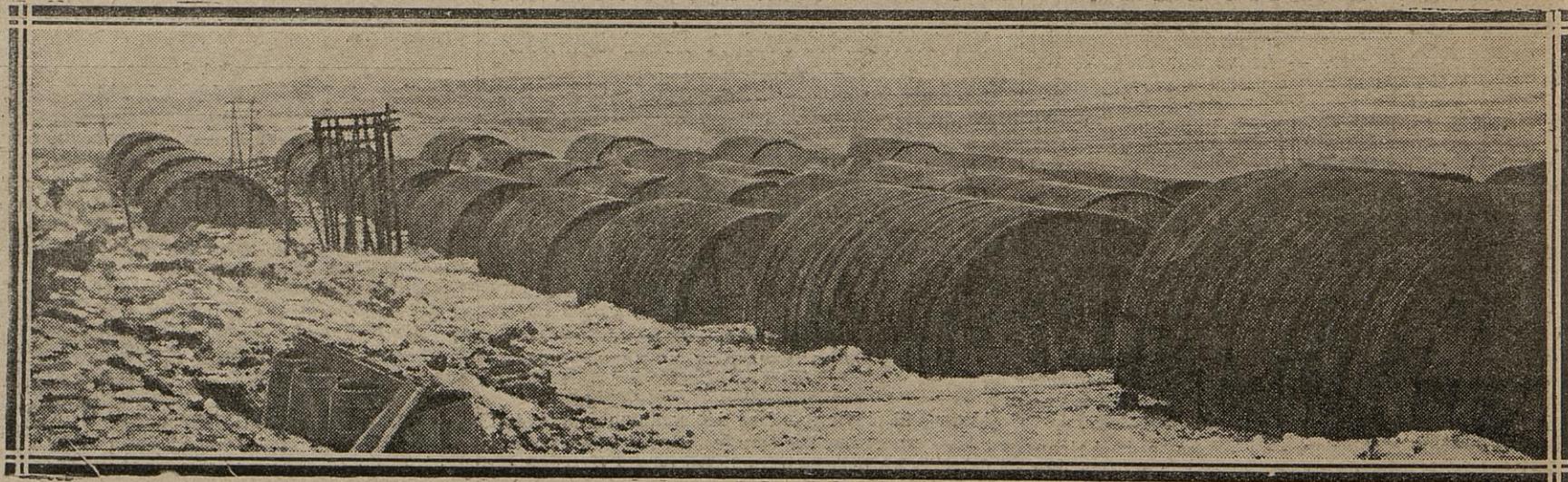
Au nord de l'Ancre où les Anglais viennent de remporter un beau succès



UNE COMPAGNIE DE RELÈVE MONTE AUX TRANCHEES AUX ENVIRONS D'HEBUTERNE



TOMMIES REMPLISSANT LEURS BIDONS D'EAU DANS UNE GARE A L'ARRIERE DU FRONT

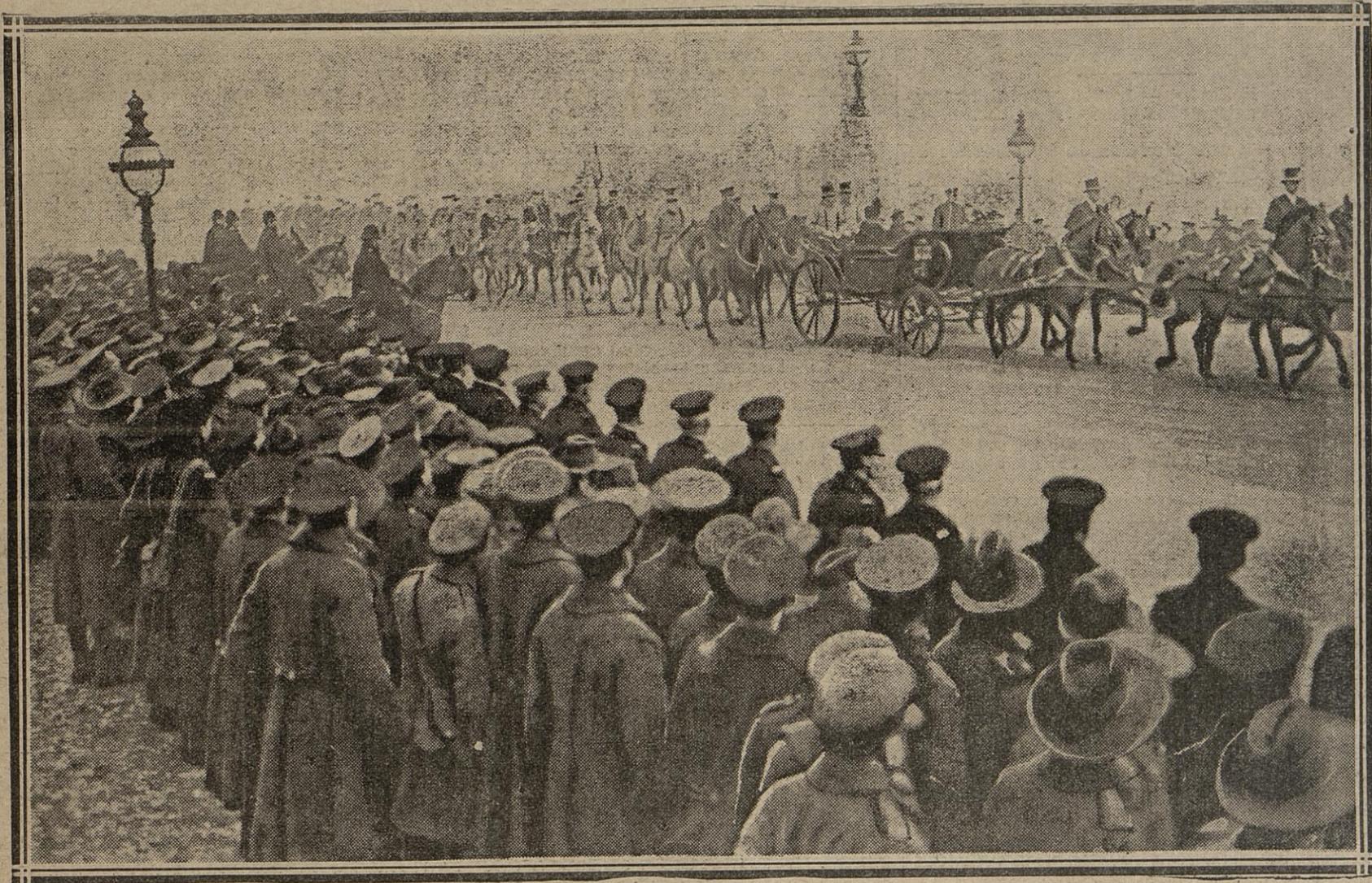


LES ABRIS DE TOLE "NISSEN", QUI ONT INSPIRE A UN SOLDAT UNE CHANSON AUJOURD'HUI POPULAIRE

Prolongeant leurs succès au nord de l'Ancre, les Anglais viennent de s'emparer, sur un front de 1.200 mètres, d'un important système de tranchées allemandes. Voici des pho-

tos prises dans cette région. On remarquera surtout celle des « huttes Nissen », en tôle, inventées par un officier anglais de ce nom et sous lesquelles couchent les Tommies.

C'est sans apparat que, cette année, les souverains anglais ont ouvert le Parlement



LE ROI, EN UNIFORME D'AMIRAL, AVEC LA REINE MARY, DANS UN SIMPLE LANDAU



L'ARRIVÉE DE L'AMIRAL SIR JOHN JELlicOE (1) ET DU GÉNÉRAL SIR WILLIAM ROBERSTON (2)

On connaît le faste traditionnel dont s'entoure habituellement à Londres l'ouverture du Parlement. Cette année, le somptueux carrosse des souverains était remplacé par un

landau et le roi portait l'uniforme d'amiral. Les honneurs étaient rendus sur tout le parcours du cortège par des soldats venus de tous les Dominions et qui portaient l'uniforme kaki.

DEUX ANNÉES DANS LES GLACES

Shackleton raconte les souffrances de ses compagnons

LONDRES, 12 février. — Le *Daily Chronicle* reproduit le récit suivant de sir Ernest Shackleton dépeignant les souffrances terribles endurées par ses compagnons restés deux ans dans la barrière de glaces de Ross :

— Mes compagnons s'étaient séparés en deux groupes, dit l'explorateur. Le 14 mars 1915, après que l'*Aurora* eut quitté la pointe Hut pour le cap Evans, trois membres de l'expédition arrivèrent de la Barrière avec deux chiens. Le 22 du même mois, trois autres arrivèrent, ayant beaucoup souffert du froid ; leurs seize chiens étaient morts de froid en cours de route. Ils avaient eu à supporter un blizzard terrible avec une température de 20 degrés au-dessous de zéro (Fahrenheit) ; ils avaient pu néanmoins effectuer des dépôts de vivres par 79 degrés de latitude sud et 109 degrés de longitude est, ainsi que 80 degrés de latitude sud.

» Des crevassees et des glaces trop minces empêchèrent les deux groupes d'arriver au cap Evans avant le 20 juin où ils s'aperçurent de la disparition de l'*Aurora*.

» La seule conséquence sérieuse pour ces hommes fut le manque de vêtements. L'hiver suivant se passa au milieu des tempêtes de neige habituelles. Certains s'occupèrent à fabriquer des vêtements tandis que les autres poursuivaient les recherches scientifiques.

» A la suite de la perte de tous les chiens, à l'exception de quatre, Mackintosh avait arrangé un voyage rapide pour le printemps. Il partit le 1^{er} septembre et put effectuer cinq voyages vers la pointe Hut. Le 9 octobre, neuf hommes partirent pour le dépôt de Bluff où ils effectuèrent quatre voyages ; après quoi, tous se dirigèrent vers le Sud.

» Le parti comprenait : Mackintosh, Wild, Smith, Joyce, Hayward, Richards, Cope, Jack et Gaze, et les quatre chiens.

» Le 22 janvier 1916, se trouvant par 83° de latitude sud, Smith fut soudainement attaqué du scorbut et laissé dans une tente avec des provisions.

» Le 26 janvier, un dépôt fut laissé à Mount-Hope, où deux traîneaux de l'expédition Scott furent retrouvés.

» Pendant le retour, le 29 janvier, Smith dut être attaché sur le traîneau. Mackintosh montra les mêmes symptômes, mais continua néanmoins de s'atteler au traîneau.

» Des progrès rapides furent faits pendant 180 milles, par 60 degrés de latitude sud ; cependant, en raison des conditions du groupe et de la précocité du mauvais temps, le surplus des vivres fut enlevé du dépôt. Cette précaution fut amplement justifiée par un blizzard furieux qui vint soudain assaillir de front les explorateurs, à peine à 30 milles de l'endroit où l'expédition Scott périt.

» Le blizzard fit rage du 17 février au 1^{er} mars. Durant les six premiers jours, le groupe demeura campé, mais il dut partir ensuite, le combustible et les provisions étant épuisés et les hommes s'affaiblissant rapidement dans leurs sacs de couchage.

» Après avoir déterré les traîneaux engloutis sous la neige, le groupe essaya d'atteindre le dépôt suivant situé à 11 milles.

» Peu après le départ, Mackintosh tomba, ayant atteint la limite de l'endurance humaine ; il fut laissé avec Smith. Wild restant pour les soigner, tandis que les autres, avec les quatre chiens affaiblis, essayaient d'atteindre le dépôt. Des miettes de biscuits étaient tout ce qui leur restait. Ils aperçurent le dépôt le 26 mars et essayèrent de retourner avec des approvisionnements. Ils retrouvèrent Mackintosh et Smith tout à fait malades ; on les attacha sur des traîneaux et tous se dirigèrent sur le dépôt.

» Un peu plus tard, Hayward dut être à son tour attaché au traîneau.

» Tout d'abord, le groupe fut aidé par la voile attachée au traîneau ; mais, le 7 mars, le vent étant tombé, la voile devint inutile. Il ne restait plus que trois hommes pour trainer le traîneau alourdi par leurs camarades malades.

» Mackintosh, voyant la gravité de la situation, décida de rester à l'arrière, afin de donner aux autres malades une chance de se sauver ; il fut laissé, le 8 mars, sous une tente avec trois semaines de provisions, à environ quarante milles de la Pointe du Sauveur.

» Le groupe continua sa marche, tous les hommes maintenant plus ou moins atteints du scorbut. Smith mourut le 9 mars, après quarante-sept jours de maladie. La pointe Hut fut atteinte le 13 mars ; on y trouva des légumes secs et de la viande fraîche.

» Trois jours après, les hommes partirent rechercher Mackintosh et le ramenèrent à la pointe Hut, où tous furent réunis le 18 mars.

» Dans ces conditions de température épouvantables, sans vivres, le groupe avait couvert du 1^{er} septembre 1915 au 15 mars 1916, 1.560 milles et effectué un dépôt à Mount-Hope, accomplissant ainsi l'objectif de l'expédition de la mer de Ross.

» Du 18 mars 1916 jusqu'à la fin d'avril, des gla-

ces se formèrent rapidement entre la pointe de Hut et le cap Evans, mais chaque fois elles furent brisées par le blizzard.

» Au commencement de mai, une période calme commença ; la glace atteignit une épaisseur de quatre pouces. Mackintosh et Hayward décidèrent de traverser la mer de glaces vers le cap Evans le 8 mai. Le temps était beau ; cependant, ils rencontrèrent le blizzard deux heures plus tard, approximativement à quatre milles de la pointe de Hut.

» Le 10 mai, le reste du groupe, anxieux pour la sécurité de ses compagnons, suivit les traces de Mackintosh au Nord, et les vit se terminer brusquement devant la mer libre. Leurs craintes furent confirmées le 15 mai quand, arrivés au cap Evans, ils ne trouvèrent pas Mackintosh et Hayward, dont la mort est due certainement au bris de la glace nouvelle.

» Le restant de 1916 se passa dans la vieille hutte du camp Royds, dans la perspective d'une nouvelle année d'isolement.

» J'arrivai, dit Shackleton, le 10 janvier 1917, avec l'*Aurora*, à cinq milles du cap Evans et je recueillis sept survivants bien portants, qui m'annoncèrent que Mackintosh et Hayward étaient morts depuis huit mois. »

UNE MANIFESTATION LOYALISTE A BOMBAY

Tous les princes régnants de l'Inde sont fiers de lutter pour l'humanité

BOMBAY, 12 février. — Un banquet a été donné en l'honneur du maharajah de Bikanir, à l'occasion de sa nomination comme délégué à la conférence impériale de guerre. Un grand nombre de princes régnants y assistaient.

Le maharajah de Patiala, le premier prince régnant dans le Punjab, porta un toast au maharajah de Bikanir, au nom de tous les princes régnants de



LE MAHARAJAH DE BIKANIR

l'Inde, et dit en terminant : « Les Huns implorent la paix, mais nous avons confiance dans la fermeté des Alliés, qui combattront jusqu'à ce qu'ils aient sauvégarde les principes éternels de justice et de liberté. »

Le maharajah de Bikanir, dans sa réponse, dit que tous les Indiens sont unanimes dans leur loyalisme et leur attachement au roi-empereur. Ils sont de zélés loyalistes et impérialistes et de vrais patriotes : ils sont fiers des sacrifices de sang et de fortune qu'ils font pour la liberté et l'humanité, sans aucune arrière-pensée d'avantages ou de récompenses.

La place faite aux Indes dans le Conseil impérial consolidera les liens unissant les Indes à l'Angleterre. — (Radio.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Non ! nous ne manquons pas de cuivre

On sait que M. Albert Thomas, ministre de l'Armement et des Fabrications de guerre, a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi relatif à la déclaration obligatoire des matières de cuivre rouge de toute nature. Cette nouvelle a été vivement commentée par un public qui voit déjà les ménagères requises de se débarrasser de leur batterie de cuisine et de leurs vieux chandeliers remis en honneur par la crise du pétrole.

La vérité est de nature à rassurer tout le monde. Un collaborateur immédiat du ministre n'a pu réprimer un sourire étonné lorsque nous lui avons fait part de ces appréhensions.

— Le projet, nous a-t-il déclaré, ne concerne que le cuivre neuf et les déchets de cuivre. Il ne touche à rien de ce qui est usiné, utilisé, utile. Ce qui le prouve mieux encore que mes affirmations, c'est que l'on ne vise que les quantités pesant au minimum de 400 ou 500 kilos. Vous voyez que les cuisinières et les maîtres d'hôtel peuvent dormir tranquilles. Ce que nous voulons, c'est atteindre des stocks et récupérer le cuivre qui ne sert actuellement à rien. Il serait absurde en effet de demander au dehors et de payer très cher des quantités de cuivre que nous pouvons trouver chez nous. Certains industriels ont constitué des approvisionnements qui attendent au fond des caves des jours meilleurs. Cette manie de thésauriser un métal qui est pour nous de première nécessité ne nous semble pas tolérable.

» L'Angleterre a pris les mêmes dispositions et contraint à la déclaration toutes les personnes qui détiennent un minimum beaucoup moins élevé que celui qui a été prévu par le projet de M. Albert Thomas.

» Pour conclure, nous avons du cuivre autant qu'il nous en faut, mais nous ne voulons pas aller chercher très loin ce que nous avons tout près de nous. »

La réorganisation de l'aéronautique

LES POUVOIRS DU GÉNÉRAL GUILLEMIN

On sait que le général Guillemin avait reçu mission d'étudier les moyens de réaliser dans le plus bref délai la mise au point, l'unification et la réorganisation du service de l'aéronautique.

Un décret paraît aujourd'hui au *Journal officiel*, qui donne au général Guillemin la direction générale de l'aéronautique à l'intérieur et aux armées.

Cet officier général aura sous ses ordres directs, d'une part, le directeur de l'aéronautique à l'intérieur, d'autre part, le chef de service de l'aéronautique aux armées et dans les missions françaises détachées auprès des Alliés.

Les attributions du général Guillemin sont essentiellement les suivantes :

Il oriente les recherches des constructeurs, de manière que les appareils réalisés par eux conviennent bien aux genres de missions qu'ils auront à remplir. Il prend toutes mesures de nature à intensifier la production et à assurer l'économie du matériel.

Il connaît, par le haut commandement et par des relations directes avec les exécutants, les besoins des armées. Eclairé sur les nécessités de la lutte sur le front et sur les possibilités de l'intérieur, il prend les décisions relatives à la fabrication du matériel et à l'organisation des unités nouvelles.

Il propose au ministre la répartition convenable du personnel et du matériel entre les différents théâtres d'opérations suivant les besoins réels de chacun. Enfin, il établit une liaison étroite de ses services avec ceux de la marine et des armées alliées.

Plus de permissions de 24 heures si l'on doit prendre le chemin de fer

Voulant faciliter la réduction du nombre des trains de voyageurs, le ministre de la Guerre a décidé, à la date du 10 février, de supprimer, jusqu'à nouvel ordre, toutes les permissions de vingt-quatre heures qui exigent l'utilisation des voies ferrées.

Le général Lyautey rappelle, dans cette même circulaire, un certain nombre de prescriptions en vue de réduire au strict minimum l'encombrement des gares parisiennes et d'éviter la fractionnement des permissions de débente.

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE COURANT D'AIR

Dujon lui-même ne l'aurait pas cru ! Durant les trente-six heures qu'il avait dû passer dans ce train de permissionnaires, il n'avait fait que se répéter à lui-même :

« Vieux (c'était son habitude de s'interpeller ainsi au cours de ses soliloques), aussitôt arrivé chez toi, rue la Condamine, tu te laveras, casseras la croûte, et te coucheras, quelque heure qu'il soit de la nuit ou du jour. Et, entre deux draps propres et chauds, tu dormiras jusqu'à ce que tu te réveilles de toi-même et sans le secours de qui ni de quoi que ce soit. »

Or, il sonna chez lui à cinq heures et demie du soir. Sa femme vint lui ouvrir. Il l'embrassa, accrocha dans l'antichambre ses deux musettes et son bidon, se nettoya, cassa la croûte... mais ne se coucha point. Il ne pensait plus à dormir. Brusquement il se sentait tout ragailardi. Sa femme, d'ailleurs, ne le reconnaissait pas.

— C'est étonnant, disait-elle, ce que tu as changé ! Ma parole, je te trouve rajeuni !

N'exagérons en rien. Ne faisons pas des tranchées de première ligne, ni même de troisième, des séjours délicieux. On y peut tomber malade aussi bien et être tué plus facilement qu'à l'arrière. La vérité, pourtant, était que Dujon y avait subi une transformation. Lui qui, en août 1914, frisant la quarantaine, avait contracté dans sa vie d'employé de banque des manies de prendre un soin exagéré et maladif de sa petite santé, lui qui, à s'intoxiquer d'innombrables médicaments avait gagné un teint blême, un visage soufflé de mauvaise graisse, un ventre qui tournait à la bedaine, et perdu la plupart de ses cheveux, il apparaissait aujourd'hui rose et gras, sans embonpoint : seuls ses cheveux n'avaient point repoussé, mais cela lui valait un air grave qui ne lui messeyait pas. Et puis, sous le casque, on n'en voyait rien.

Comme il n'avait fait que chipoter dans son assiette pour patienter jusqu'à l'heure du dîner, et qu'il avait devant lui toute une semaine au long de laquelle il aurait le temps de raconter à Mme Dujon, sur sa vie dans les tranchées, tout ce qu'il n'avait pas trouvé le temps de lui en écrire, il dit :

— Eh bien, ma foi ! je vais aller retrouver les camarades.

— Déjà ! fit-elle. Tu es à peine arrivé. Mais elle n'insista point, satisfaite, au fond, de ce qu'il descendit. Elle préférait être seule dans le petit logement aux heures où elle préparait le dîner.

Les camarades, c'étaient Galantin, Risbourg et Salingre ; le premier, exempté pour gibbosité apparente, les deux autres, âgés chacun d'une cinquantaine d'années. Habitant le même quartier, employés au même service, dans la même Société de crédit, depuis trois lustres, chaque soir — ou peu s'en faut — que Dieu faisait, ils avaient coutume de remonter ensemble du centre de Paris, pour s'attabler dans un petit café de la rue des Batignolles, où ils jouaient à la manille leurs consommations. La guerre avait désorganisé le quatuor, et Dujon savait, par correspondance, qu'il était à la fois regretté et attendu.

En même temps qu'il poussait la porte, ses regards instinctivement, se dirigèrent vers le coin réservé où tant de fois ils s'étaient réunis : il y vit Galantin, Risbourg et Salingre, mornes, les coudes sur le marbre. Le premier, Risbourg le reconnut.

— Voici ce vieux Dujon ! s'écria-t-il.

Ils se levèrent pour accourir au-devant de lui, comme si une distance énorme les en avait encore séparés. Effusions, poignées de mains et questions allèrent leur train. Eux aussi le trouvaient rajeuni. Galantin même, pour s'en coiffer, lui prit son casque dont le rebord arrière voisina de près avec le sommet de sa bosse. Dujon s'en fut présenter ses hommages à la patronne, trônant à la caisse et qui contemplait d'un œil humide cette scène touchante. Mais Salingre claironna :

— Un tapis et un piquet !

On allait se mesurer, que diable ! Depuis le temps !...

Dujon les rejoignit comme ils discutaient où s'asseoir. Il dit héroïquement :

— C'est moi qui me mettrai au fond.

Dans leur groupe, cette place avait sa légende. Celui qui l'occupait avait, dans le dos, la porte qui ouvrait sur l'escalier de la cave, à sa gauche, celle d'un long corridor. Même fermées, elles n'empêchaient point de souffler un vent-coulis qu'ils s'accordaient à trouver frais, et que chacun à son tour avait rendu responsable de quantité de rhumes, coryzas et bronchites bénignes.

Que ne s'installaient-ils ailleurs ? direz-vous. Certes ! Mais il n'y a rien de plus indéfinissable qu'une manie collective. Et puis, entre nous, eussent-ils changé de table qu'ils n'auraient été ni plus ni moins souvent malades. Dujon ajouta :

— Dans les tranchées, j'en ai vu d'autres. Les pieds dans la boue glacée, trempé jusqu'aux os, je n'ai jamais ramassé le commencement d'un rhume de cerveau.

— Il paraît, en effet... dit Galantin.

— Tu nous raconteras ça demain, interrompit Salingre. Pour l'instant, nous sommes tout à la manille.

Les parties se succédèrent. Dans la chaleur de l'action, Dujon enleva son casque. Ils se séparèrent un peu avant huit heures, prenant rendez-vous pour le lendemain matin : Dujon irait faire un tour à « la boîte ». Pour le soir, inutile d'en parler.

Il dina de grand appétit et s'endormit vite, étendu de tout son long. Vers deux heures, il fut réveillé par une sensation bizarre, parce qu'elle avait cessé de lui être familière : dans la gorge, il avait, lui semblait-il, un petit cercle lumineux — et surtout brûlant — d'un diamètre bien inférieur à celui d'un rond de serviette. Il se rappela le coin au café et se dit :

— Ça y est ! Je suis pincé ! Et en peu de temps ! Ah ! malheur !

Il eut le courage de ne point réveiller sa femme, et lui, qui s'était promis de dormir à poings fermés, passa le reste de la nuit à avaler avec difficulté sa salive. Aussitôt qu'il fit jour, retrouvant ses fioles avec ses habitudes d'avant la guerre, il commença de se droguer. Mais il fallait que la maladie suivit son cours. Sa femme dut aller, pour lui, faire timbrer sa feuille de route. Et, de toute une semaine, il s'obstina à ne point sortir. Rendons justice à Galantin, à Risbourg et à Salingre : dès le deuxième soir, ils ne furent point chiches de visites, disant chaque fois :

— Demain matin, tu seras guéri.

Et Dujon, vexé, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, répétait :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que j'ai ramassé ça dans le train qui m'a amené : les glaces des portières étaient baissées des deux côtés. Ah ! ces courants d'air !

Et les trois compères, riant sous cape et sachant que Dujon n'en mourrait pas, disaient comme en écho :

— Certainement, mon vieux ! Ces courants d'air !...

Henri BACHELIN.

Les exemptés et réformés

La commission sénatoriale de l'armée, réunie sous la présidence de M. Clemenceau, a terminé, hier, l'examen des divers articles du projet de loi relatif aux exemptés et réformés.

Conformément à la demande qu'en avait faite le ministre de la Guerre, elle a approuvé, sans modification, le texte de la Chambre.

M. Henry Chéron a ensuite donné lecture de son rapport, qui a été approuvé à l'unanimité. Ce rapport sera déposé aujourd'hui mardi sur le bureau du Sénat, et la commission demandera que la discussion en soit fixée à jeudi.

Le froid paraît s'atténuer

La température s'est sensiblement adoucie dans la journée d'hier. Le thermomètre n'a atteint dans la matinée que 7 degrés au-dessous.

Dans toutes les régions de France, on enregistre une hausse de plusieurs degrés. A Brest, Toulouse, Clermont-Ferrand, Bordeaux, Marseille, Cherbourg, Nantes et Biarritz, la température varie de 1 à 8° au-dessus ; à Montauban, dans l'après-midi de samedi on a enregistré + 12°.

Les prévisions du bureau central météorologique nous font espérer que cette amélioration présente quelques chances de durée.

Les nuits et les matinées seront moins froides, et dans le courant de la journée on pourra constater un léger dégel.

Des pluies et quelques chutes de neige sont encore à prévoir.

En résumé, la température montre des tendances vers la normale.

ÉCONOMISONS

Dès aujourd'hui, plus de chocolat en tablettes ni de pâtés en croûte le mardi et le mercredi

Le ministre du Ravitaillement vient d'adresser aux préfets des instructions complémentaires aux termes desquelles les magasins de confiserie et de chocolaterie sont assujettis à la fermeture les mardi et mercredi de chaque semaine.

En conséquence, devront être également fermés pendant ces deux jours les rayons de chocolaterie et de confiserie dans les boulangeries, épiceries, grands magasins de nouveautés et tous autres établissements commerciaux.

Cette interdiction s'étend à la vente du chocolat en tablettes.

La vente des pâtés en croûte est également interdite dans toutes les maisons de commerce, y compris les charcuteries, aux jours susindiqués.

Le préfet de police vient de prendre une ordonnance pour rendre ces dispositions applicables, à partir d'aujourd'hui, à Paris et dans les communes du département de la Seine.

Le pain sera rassis, coûtera-t-il plus cher ?

Au cours d'une prochaine entrevue avec M. Herriot, les patrons boulangers se proposent d'attirer l'attention du ministre sur les difficultés avec lesquelles ils vont se trouver aux prises.

La vente du pain rassis va leur causer un nouveau déficit : un pain de 4 livres, livré 15 ou 16 heures après sa cuisson, perd environ 70 grammes.

Pour atténuer cette perte, les boulangers demanderont un léger relèvement du tarif actuel — que M. Herriot leur avait déjà refusé il y a quelque temps, alors qu'ils demandaient une compensation à l'augmentation du coût des matières premières.

LES MENUS DE RESTAURANTS

La préfecture de police a publié hier une ordonnance réglementant la consommation des denrées alimentaires dans les restaurants.

Les dispositions de cette ordonnance sont connues de nos lecteurs ; qu'il suffise de rappeler qu'elles auront effet à partir du jeudi 15 février courant.

Les Etats-Unis connaîtront-ils une crise du charbon ?

Les conséquences d'un excès de prospérité industrielle

NEW-YORK, 12 février. — A l'heure même où de nombreux télégrammes annoncent qu'en Europe la pénurie de charbon se fait lourdement sentir, les Etats-Unis commencent à souffrir d'une crise identique. Dans le cours de la semaine dernière, plusieurs compagnies de chemins de fer ont dû réduire considérablement leurs services.

A Chicago, la disette de charbon a été telle que les compagnies de chemins de fer ont dû, pendant plusieurs jours, refuser toutes autres marchandises pour ne transporter que le charbon ; seuls ont été exceptés les denrées périssables.

Il a été curieux de constater que cette crise provient d'un excès de prospérité économique. Elle est due, en effet, à l'emploi de grandes quantités de charbon dans les hauts fourneaux et les aciéries, et aux achats considérables faits dans ces établissements.

FABRIQUES ALLEMANDES EN FLAMMES

ZURICH, 12 février. — Un télégramme de Cologne annonce qu'un grand incendie a détruit, cette nuit, la fabrique de cigares Ungewitter, à Vahndried. Les dégâts sont très importants.

Un autre incendie a éclaté dans la fabrique de machines Don Heuser, à Oberhagen. Les dégâts sont évalués à plusieurs centaines de mille francs.

LAIT CONDENSÉ	FARINE LACTÉE
NESTLÉ	
En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes	LA MARQUE PRÉFÉRÉE

TRIBUNAUX

Légataire universel, il hérite un an de prison

Garçon de recettes à la Banque de France, François Dauny, cinquante ans, marquait mille attentions délicates à sa voisine, une septuagénaire, Mme veuve Bourgeois, rentière, 121, avenue d'Argenteuil, à Asnières. Celle-ci lui témoigna sa reconnaissance en faisant un testament instituant François Dauny son légataire universel. Mais des questions d'intérêt surgirent entre les deux amis, et le garçon de recettes commit l'imprudence, pour un différend portant sur une centaine de francs, d'assigner Mme Bourgeois en justice de paix. Ce fut la brouille complète. La vieille rentière, par un nouveau testament déposé chez un notaire de la localité, révoquait ses précédentes dispositions.

Le 26 août 1913, elle succombait, et François Dauny, voyant l'héritage qu'il convoitait lui échapper, fabriqua de toutes pièces un faux testament ainsi conçu :

« M. Dauny sait mes volontés et sera mon légataire universel. » Il signa : « Veuve Bourgeois » et data : « Samedi 23 août. »

Escomptant déjà la succession, François Dauny s'en fut trouver, à deux reprises, le commis-greffier de la justice de paix et lui proposa 10.000 francs s'il consentait à glisser dans les scellés le faux testament.

Inculpé de faux, de tentative de corruption de fonctionnaire et d'escroquerie, le garçon de recettes fut poursuivi devant la huitième chambre correctionnelle, qui, par défaut, le condamna à trois années d'emprisonnement.

Sur opposition, l'affaire revenait, hier, devant le tribunal, où M^e Alexandre Zévaès a obtenu de voir la condamnation réduite à un an de prison.

Dépôts en banque en pays envahis

Habitant Hirson avant la guerre, M. Losset déposait, dans une banque de cette ville, une somme de 2.500 fr. productive d'intérêts et remboursable en septembre 1916.

Réfugié à Paris, M. Losset sollicita de la succursale que la banque y possède, une provision de 2.000 francs sur la somme déposée à Hirson. Mais, ne pouvant produire le reçu, qui était resté en pays envahi, la succursale se refusa à lui donner satisfaction.

M. Losset porta le différend devant le tribunal des référés, qui décida que la banque accorderait la provision réclamée, à la condition, toutefois, que M. Losset présenterait une personne honorable, solvable, et de nationalité française, qui se porterait caution du remboursement pour le cas où la somme déposée à Hirson serait réclamée par un tiers porteur du reçu.

Taisez-vous !...

Mme Marie Lecornu dénonçait, au commissariat de Bois-Colombes, le 19 juin 1916, une de ses voisines, Mme Galibert, qu'elle accusait d'avoir confectionné des matelas avec de la laine soustraite par le mari de celle-ci, l'adjudant Galibert, au préjudice de l'intendance.

L'enquête à laquelle procéda l'autorité militaire démontra la parfaite innocence de l'adjudant Galibert. C'est ainsi que celui-ci poursuivait, hier, devant la sixième chambre correctionnelle, en dénonciation calomnieuse, Mme Lecornu.

Pour lui apprendre à être plus circonspecte à l'avenir, le tribunal l'a condamné à un mois de prison avec sursis et 50 francs d'amende.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

BLOC-NOTES

CERCLES

— A la réunion mensuelle de l'Aéro Club, M. Rodolphe Soreau, vice-président de l'A.C.F., au cours d'une vibrante allocution, remit la grande médaille d'or de l'Aéro Club au capitaine Etienne Joux, commandant un dirigeable, et au lieutenant pilote aviateur Armand Pinsard.

BIENFAISANCE

— Le baron Edmond de Rothschild, qui, lors de l'ouverture de la souscription pour les militaires tuberculeux, avait adressé au comité central un premier don de 30.000 francs, vient de porter sa contribution à la somme totale de 200.000 francs.

Le baron Edmond de Rothschild a demandé que cette donation fût affectée à la création d'une colonie agricole.

— M. James Stillmann, citoyen américain, dont la grande générosité pour les victimes de la guerre s'était déjà plusieurs fois exercée, vient de faire parvenir à M. le président de la République un chèque de 1 million destiné à aider les enfants des membres de la Légion d'honneur qui ont perdu ou pourront perdre la vie au service de la France pendant la guerre. M. Raymond Poincaré a aussitôt remis le chèque au grand chancelier de la Légion d'honneur en exprimant sa vive gratitude au si généreux donateur.

— L'Œuvre du Fusilier marin et du Soldat breton, dont la présidente d'honneur est la duchesse de Rohan douairière, organise dans les salons du ministère de la Marine, mis gracieusement à sa disposition par l'amiral Lacaze, les samedi 24, dimanche 25 et lundi 26 février, de 2 à 6 heures, une grande vente de charité où figureront de nombreux comptoirs et de charmantes attractions.

MARIAGES

— A Saint-Ferdinand-des-Ternes, avant-hier, a été béni le mariage de M. Félix de Lapersonne, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, avec Mme veuve Gardillon.

La bénédiction nuptiale a été donnée par Mgr Odélin, vicaire général de l'archevêché de Paris.

— Le samedi 17 février sera célébré, dans l'intimité, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à midi, le mariage de Mlle Marie Fliche, fille de M. Louis Fliche, avocat à la Cour d'appel, et de Mme Louis Fliche, avec M. René Aubert, du 135^e d'infanterie, fils du docteur Louis Aubert, médecin principal de l'armée, décédé, et de Mme Louis Aubert.

— En l'église du Saint-Esprit a été célébré le mariage de M. André Viallet, capitaine au 3^e dragons, avec Mlle Marguerite Brasseur.

Les témoins du marié étaient : M. John Dal Piaz, directeur de la Compagnie Transatlantique, et le capitaine Spitzer, du 5^e cuirassiers ; ceux de la mariée : M. Bastin, consul général de Belgique, et le baron Sauveur de La Chapelle.

NAISSANCES

— La vicomtesse des Brosse, née du Peyroux, a mis heureusement au monde, à Paris, un fils qui a reçu le nom d'Henry. Mm^e H. de Camaret, née d'Adhémar de Cransac, a donné heureusement le jour à un fils qui a reçu le prénom de René.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Gustave Dupont, ancien maître de forges, maire de Gurcy-le-Château, décédé à cinquante-neuf ans, en son domicile de l'avenue Hoche ;

Du baron de Blondel de Beaugard, décédé au château de Bucamps (Pas-de-Calais) ;

Du docteur Devins, sénateur de la Haute-Loire, maire de Brioude. Après avoir été député, il avait remplacé, en 1913, M. Cazot, sénateur inamovible, décédé. Il était inscrit au groupe de la gauche démocratique.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléph. Central 52-11. Bureaux, 9 à 6 h. ; dim. et fêtes, 11 à 12 ; 5 à 6 h. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO RÉPUTATION MONDIALE

demande qui avait su naguère si habilement capter la confiance de M. Bernandois, se trouvait à Liège ! Cette fille sans pudeur et sans vertu qui pour s'enrichir et enrichir son frère l'avait en dépit de toute résistance marié à Madeleine allait venir à l'hôpital ! Il allait la voir de près, désormais, chaque jour... Et il allait peut-être aussi voir Germaine, l'enfant de son amie, la nièce d'André... Car il n'en doutait plus, maintenant : Madeleine avait échoué dans ses recherches. Sa fille était restée aux mains de ses ravisseurs.

Quant à l'autre enfant, au petit garçon, dont les infirmières avaient parlé, Lionel se demandait pour quelle raison il se trouvait chez Charlotte...

— Germaine, se disait-il, n'a pas de frère, j'en suis certain...

Puis sans s'arrêter à chercher les raisons de la présence de Joris à côté de Germaine, il finit par conclure :

— A présent, plus que jamais, il faut ouvrir les yeux et les oreilles. La Weimer qui n'a fait que m'entrevoir naguère ne me reconnaîtra pas, et si l'occasion se présente de rendre service à Madeleine je jure bien que de cette occasion-là je saurai me servir.

IX

Où Germaine retrouve un ami

En prétendant que Charlotte Weimer saurait se débrouiller et s'arranger de manière à surveiller les enfants de son frère tout en venant à l'hôpital, les infirmières ne s'étaient pas trompées.

Le lendemain même, à l'heure tapante de l'ouverture du service, l'espionne se présentait à l'infirmière major :

— Me voilà, dit-elle, exacte à l'heure et obéissante à vos ordres. Seulement je dois vous prévenir que j'ai cru devoir amener avec moi mes deux enfants...

L'infirmière major fit la grimace.

THÉÂTRES

EMILE PESSARD EST MORT

On apprendra avec regret la mort de M. Emile Pessard, le distingué compositeur de musique.

M. Emile Pessard, né en 1843, avait fait toutes ses études musicales à Paris, dans les classes de Bazin et de Carafa, en ce même Conservatoire dont il était devenu un des professeurs les plus appréciés (il enseignait l'harmonie). Il avait obtenu le prix de Rome en 1866, avait été nommé inspecteur du chant dans les écoles de Paris et était, depuis une vingtaine d'années, directeur de l'enseignement musical de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, poste qui lui avait valu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Il avait donné au théâtre plusieurs ouvrages appréciés : *la Cruche cassée*, à l'Opéra-Comique (1870) ; *le Capitaine Fracasse*, au Lyrique (1878) ; *Tabarin*, à l'Opéra (1885) ; *Tartarin sur les Alpes*, à la Gaité (1888) ; *les Folies amoureuses*, à l'Opéra-Comique (1891), et *Mamzelle Carabin*, aux Bouffes (1893). Il laisse une série de duos, de messes, de motets, de musique de chambre et de suites d'orchestre.

Reprises. — Jeudi prochain, à la Scala, répétition générale, à bureaux ouverts, de *Champignol malgré lui*, de MM. Georges Feydeau et Maurice Devallières. La première aura lieu le soir.

Dimanche, à l'Odéon, *les Bouffons*, de M. Miguel Zamacoïs.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, dix-huitième concert Colonne-Lamoureux, avec le concours de Mme Germaine Lubin, de l'Opéra, et de MM. Emile-R. Blanchet, pianiste, professeur au conservatoire de Lausanne, et Jean Rader. Au programme :

Hymne à la justice, d'Albéric Magnard ; *Variations symphoniques*, pour piano et orchestre, de César Franck, interprétées par M. Emile-R. Blanchet ; *le Pays* (3^e acte et 2^e tableau), de Guy Ropartz (Kaete, Mme Germaine Lubin ; Jorgen, M. Jean Rader) ; *Fantaisie* pour piano et orchestre, de E.-R. Blanchet, jouée par l'auteur ; *Deuxième Symphonie en si bémol*, de Vincent d'Indy (deuxième et dernière audition). Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Théâtre Michel. — *L'Accord parfait* sera donné le vendredi, le samedi et le dimanche en soirée, le samedi et le dimanche en matinée.

Bienfaisance et solidarité. — Dimanche dernier a eu lieu, à Neufchâtel, un concert organisé au bénéfice de l'ambulance de Mesnières. Parmi les artistes qui ont participé à cette fête de solidarité figuraient un des blessés de Mesnières, M. Odiard, du 4^e zouaves, comique connu dans les concerts parisiens sous le nom de Médic.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 14 février, à 2 h. 1/2 : *la Philosophie de La Fontaine* (9^e leçon), conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

Le rendement des impôts en janvier 1917

L'administration des finances communique la situation du recouvrement des impôts indirects et monopoles pendant le mois de janvier dernier (trentième mois de la guerre). Le produit réalisé atteint 403.731.100 francs.

Il y a, par rapport aux recettes de janvier d'une année normale (dans le territoire entièrement libéré), une augmentation de 36.611.400 francs (grâce à une plus-value de 57 millions 1/2 dans les produits des douanes), et par rapport à janvier 1916, une plus-value de 109.818.200 francs, dont 48 millions proviennent des douanes.

— Des enfants si mal élevés, si dévergondés ! Qu'allons-nous en faire ?

— Permettez ! Ils ne sont en général mal élevés et dévergondés qu'en dehors de ma surveillance...

— Néanmoins...
— Néanmoins, madame, je regrette, mais je ne puis faire autrement. En venant ici, j'obtempère à vos ordres. Mais je dois également obéir aux ordres de mon frère en ce qui concerne les enfants.

Elle parlait d'un ton poli, mais ferme et sec. L'infirmière major, pour ne pas soulever un incident fâcheux, et s'éviter des ennuis, prit le parti de s'incliner sans insister davantage.

— Au fait, dit-elle, ces mignons ne nous gêneront peut-être pas. Au contraire ! Nous les emploierons au mieux de nos intérêts. Le garçonnet nous servira de boy-scout et fera les commissions. Quant à la petite fille, nous l'occuperons à la lingerie... Elle rangera les chemises et les draps.

— Alors, je les garde ?

— C'est entendu.

— Merci ! D'autant plus qu'ils ne vous embarrasseront pas longtemps...

— Ah ! Que voulez-vous dire... ?

— Je me suis décidée à écrire de nouveau à mon frère pour lui demander l'autorisation de quitter Liège pour retourner en Allemagne, à Berlin. Cette fois, ma lettre, qui était partie depuis une huitaine de jours, n'est pas restée vaine. Le major y a répondu, si je puis dire, poste pour poste...

— Et vous avez l'autorisation voulue ?

— Depuis avant-hier...

— Et vous comptez partir ?...

— D'ici une huitaine... sitôt que l'agence de location à qui je me suis adressée m'aura trouvé dans notre capitale un appartement convenable.

— Alors, je ne puis compter sur vous que pendant huit jours...

— Evidemment. Prenez vos dispositions et vos précautions pour me faire remplacer d'ici cette

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 13 FÉVRIER 1917

38

E.-M LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

VIII

Lionel

— Elle saura se débrouiller, soyez-en certaine. En tout cas, dès demain, nous la verrons ici, comme nous, en tablier et voile blanches, prendre son tour de veille et de garde.

— Ma foi, je n'en suis pas fâchée !

— Ni moi !

— Je tiens pour l'égalité.

— Moi aussi. Femme de conseiller ou de commerçant, fille d'officier ou sœur de major, nous devons toutes être égales sous l'uniforme d'infirmière, car nous avons toutes les mêmes devoirs.

— Et les mêmes droits.

— Vous l'avez dit... Sur ce, je me sauve, ma chère amie, car je n'ai pas terminé ma besogne, et si l'on s'en aperçoit j'aurai un mark d'amende, bien sûr !

Cette conversation, Lionel l'écouta avec une émotion profonde.

Elle éveillait en lui de tels souvenirs !

Ainsi Charlotte Weimer, cette machiavélique Al-

FAITS DIVERS

PARIS

Le feu. — A 8 heures du matin, hier, un incendie s'est déclaré dans les ateliers de M. Jouanet, fabricant de jouets, 8 bis, rue de Vaucouleurs. Il a été circonscrit après une heure de travail, et les dégâts sont purement matériels.

Hier, dans l'après-midi, à 3 h. 1/2, le feu a éclaté soudain, avec une violence intense, dans une fabrique de vernis appartenant à M. Bourgeois et située 57, rue Armand-Carrel, à Montreuil-sous-Bois.

Les dégâts s'élèvent à environ 50.000 francs.

Un débit mis à sac. — Dans la matinée d'hier, au cours d'une discussion survenue dans un débit de vins, 45, avenue d'Italie, les nommés Henri Pichot, âgé de vingt-trois ans, son frère René, dix-huit ans, charretier, demeurant 26, rue Dunois, et Helly, dix-neuf ans, vernisseur, 61, rue de Montreuil, ont saccagé l'intérieur de la boutique, brisé les vitres, le mobilier et même la devanture.

La police, accourue, a mis fin au scandale, et le trio, arrêté, a été mis à la disposition du commissaire de police du quartier de la Maison-Blanche.

Double asphyxie. — Hier matin, deux surveillants de la Compagnie générale des eaux, nommés Emile Brouillon, âgé de soixante ans, et Albert Witte, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant quai de Choisy, qui s'étaient endormis auprès d'un brasero, quai de Choisy, à Choisy-le-Roi, ont été trouvés asphyxiés.

Aurons-nous, cette année, des épreuves hippiques ?

La Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, ainsi qu'Excelsior l'a déjà annoncé, désire renouveler l'effort qu'elle avait tenté, l'an dernier, pour favoriser l'élevage du cheval de pur sang. Rappelons qu'elle avait sacrifié un million pour doter des épreuves permettant aux propriétaires et aux éleveurs de sélectionner les chevaux destinés à la reproduction. Un classement entre les sujets de tête de chacune des générations, à l'exception de la dernière venue, celle dont les sujets avaient deux ans à cette époque, put être opéré. Les épreuves de classement, qui s'étaient disputées à Caen, Moulins et Mont-de-Marsan, seraient reportées, cette année, à Chantilly, pour éviter aux éleveurs un surcroît de dépenses et les difficultés de transports.

Ces réunions auraient lieu au printemps et en été et seraient purement privées; elles comporteraient des épreuves de plat et d'obstacles.

La Société d'encouragement prévoit une somme de 500.000 francs, à laquelle s'ajouteraient une contribution de 250.000 francs de la Société des steeple et une de 50.000 francs de la Société sportive.

On déclare dans les milieux intéressés que cette initiative mériterait d'être encouragée par les pouvoirs publics. Le Jockey-Club allemand vient de publier, pour 1917, un programme qui comprend une centaine de réunions.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

UN DEVOIR PRESSANT

La statistique actuelle prouve qu'il y a aujourd'hui à Paris dix-sept cents soldats réformés n° 2 pour tuberculose contractée au front. Ils ne peuvent vivre, et, à plus forte raison, se guérir avec l'allocation journalière de 1 franc qui leur est accordée quelquefois par les pouvoirs publics.

Il y a donc là une œuvre qui sollicite de manière pressante l'initiative privée.

Chacun de ces tuberculeux ne peut-il trouver une famille française qui consente à l'aider, à le faire vivre ? Il suffirait qu'elle s'adressât à la mairie de son arrondissement pour tous renseignements.

Nous espérons que cet appel sera entendu.

La Bourse de Paris

DU 12 FÉVRIER 1917

La séance d'aujourd'hui a été un peu plus animée que la précédente, et, dans l'ensemble, c'est la fermeté qui reste la note dominante. Parmi nos rentes, le 5 0/0 s'améliore à 87,65; le 3 0/0 est soutenu à 62,25. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se tasse à 90,25; Russes quelque peu réalisés.

Les établissements de crédit se retrouvent à un niveau peu éloigné de celui de la veille: Lyonnais, 1.192.

Bonne tenue des grands Chemins français, parmi lesquels le Nord s'améliore à 1.335, l'Orléans à 1.130. Lourdeur des lignes espagnoles.

Cuprifères en reprise: Rio, 1.744 contre 1.740; Boléo, 1.530 au lieu de 1.515.

En banque, nouvelle avance des caoutchoutières. Fermeté des porphyriques américaines.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 116 1/2; Amsterdam, 237 1/2; Pétersbourg, 166; New-York, 583 1/2; Italie, 80 1/2; Barcelone, 613 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 138; cuivre liv. 3 mois, 134; électrolytique, 145 1/2; étain comptant, 200 1/2; étain liv. mois, 201 1/2; plomb anglais, 31 1/2; argent (l'once), 37 s. 5/8.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT



LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

APPARTEMENTS MEUBLES

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la

Maison JANIAUD

qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.

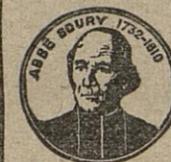
Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochechouart, 61.

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la **Menstruation, Règles** irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, **Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches**, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.



Exiger ce portrait.

La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit **Varices, Phlébites, Hémorroïdes**, soit de l'**Estomac** ou des **Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements**, soit malaises du **RETOUR D'AGE**, doit, sans tarder, employer en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon: 4 fr. dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Par 3 flacons, expédition franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 290

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale | Les événements locaux
La vie artistique | La vie économique
Les procès importants | Les sports
Les accidents graves | Tous faits pittoresques

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

date. Je ferai d'ailleurs, sitôt arrivée à Berlin, régulariser ma situation au comité central de la Croix-Rouge...

— Je vous remercie de m'avoir prévenue... En attendant, je vais vous donner de l'ouvrage et m'arranger de vos enfants.

Joris et Germaine, qui attendaient à la porte du cabinet directorial la décision de l'infirmière major, exultèrent de joie en apprenant qu'on les admettait à l'hôpital.

Mais ils surent dissimuler et ne montrer à leur tante que des physionomies renfrognées et maussades. Car ils s'étaient tracé un plan de conduite qui consistait à ne jamais lui laisser deviner leurs impressions.

Mme Schültz les envoya d'ailleurs tout de suite aux postes qu'elle leur avait assignés: Joris à la conciergerie, pour s'y charger des commissions, Germaine à la lingerie.

Puis, accompagnée de Charlotte, elle passa l'inspection quotidienne de l'hôpital.

Les médecins venaient de visiter et de panser les blessés. Les infirmières remettaient les salles en ordre. Tout redevenait propre et net.

En entrant dans la chambre de Lionel, l'infirmière major dit à Charlotte:

— Voici l'officier français dont je vous ai déjà parlé... Vous plaît-il de vous arrêter un moment auprès de son lit, madame Weimer?

Charlotte répondit d'un ton sec:

— Inutile! Je ne veux pas m'intéresser aux blessés français. Je hais cette race abominable...

Et sans même jeter les yeux sur l'officier de marine, elle passa...

Mais Lionel avait eu le temps de l'examiner à l'aise, derrière ses paupières mi-closes, en feignant de dormir...

Et le résultat de l'examen était concluant:

— Cette femme, pensait-il, est réellement belle, d'une beauté robuste, solide, régulière, presque

mathématique. Elle symboliserait admirablement le buste ou la statue de Germania. Mais elle manque de charme, de grâce, de souplesse. D'ailleurs son mauvais caractère se lit dans ses yeux durs et faux, se trahit dans ses gestes brusques. Je me demande comment le père Bernandois, qui n'était pas un imbécile, a pu s'amouracher de cette fille-là...

» Baste! L'amour est aveugle, surtout chez les vieillards... Mais laissons cette Charlotte à son obscur et sinistre besogne. Continuons à ouvrir les yeux et à tendre les oreilles, en espérant l'occasion d'en tirer profit.

L'arrivée de Mme Elbing, l'infirmière qui le soignait d'habitude parce qu'elle savait parler français, vint interrompre sa rêverie.

— Eh bien! monsieur le capitaine, comment vous portez-vous, ce matin?

— Assez bien, madame. Ma blessure ne me fait presque plus souffrir...

— Tant mieux!... Mais attendez! Ne bougez pas. Je vais vous remettre un bon pansement... Vous serez encore plus valide et plus à votre aise ensuite.

Pendant qu'elle s'occupait à soigner Lionel, son amie, l'infirmière au nez pointu, vint lui tenir compagnie. Naturellement, les deux femmes bavardèrent en allemand:

— Vous savez, ma chère, que la belle Charlotte s'est présentée ce matin, et qu'elle a amené avec elle ses deux enfants?

— Quelle débrouillarde!... Mais comment Mme Schültz, notre infirmière major, a-t-elle accepté la chose?

— Le plus simplement du monde. La petite Germaine Weimer a été pourvue d'un emploi à la lingerie... Le petit garçon est descendu chez la concierge. Il est chargé de faire les commissions.

Elles continuèrent leurs réflexions sur ce sujet

pendant quelques minutes, puis leur conversation dévia sur un thème banal.

Lionel savait maintenant que la fille de Madeleine Bernandois se trouvait sous le même toit que lui, et l'espoir de l'entrevoir, de lui adresser la parole, de la serrer dans ses bras, l'envahissait tout entier pour le transporter d'allégresse...

Cet espoir le tint toute la journée l'œil fixé sur la porte de sa chambre et frémissant au moindre bruit de pas ou de voix...

Il en fut de même le lendemain et le surlendemain.

Hélas! Germaine ne se montrait pas... D'ailleurs pourquoi serait-elle venue? Elle ne savait certainement pas, la pauvre, qu'un ami de sa mère se trouvait là, à côté d'elle. Elle ne connaissait pas Lionel. Quel motif pouvait donc la conduire au lit du blessé français? Aucun! Aucun, sauf le hasard ou le doigt de Dieu.

L'officier de marine, à force de réfléchir sur ce sujet, finit par se faire une raison et par ne plus attendre la visite tant espérée.

Germaine, pourtant, guettait à toute minute l'occasion de s'échapper de la lingerie pour se rendre auprès de lui...

Elle n'y parvint qu'à force de ruse et d'audace, après trois jours de vaines tentatives...

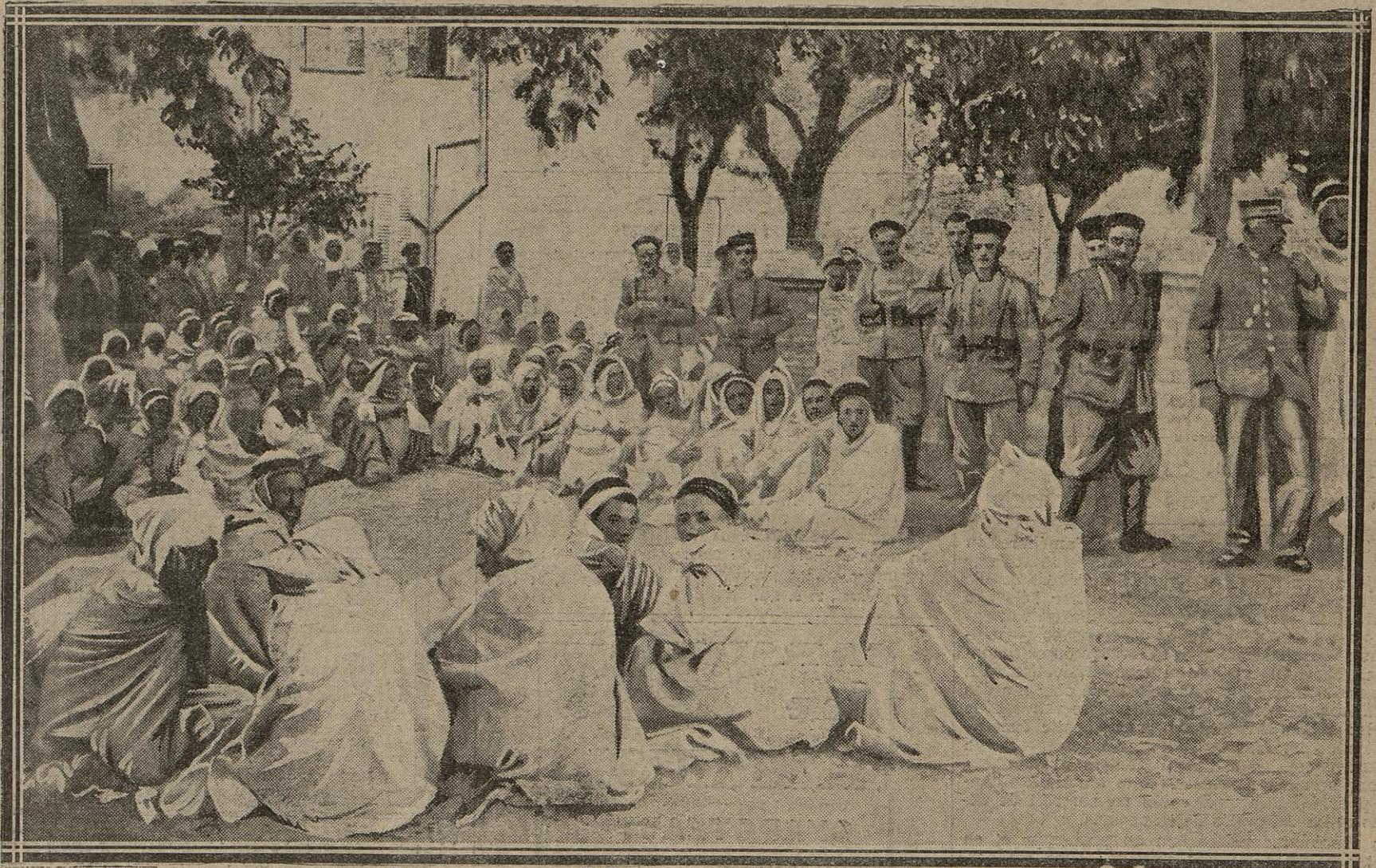
Car il n'était pas facile de tromper à la fois la vigilance de sa tante et celle de l'infirmière major. Quand, sur la pointe du pied, avec d'infinies précautions, elle parvint enfin dans la chambre de Lionel, celui-ci dormait profondément.

Il dormait en rêvant de Madeleine. La douce image de la femme sifflait dans l'imprécision du songe, devant ses yeux clos.

La petite fille s'approcha de lui, le regarda pendant quelques minutes, hésitant à troubler son repos, puis elle appela à voix basse:

(A suivre.)

Le recrutement pour le service armé des indigènes du Sud algérien



LES CONSCRITS, ASSIS A LA MOËE ARABE, ATTENDENT LEUR TOUR AU CONSEIL DE REVISION



LES FUTURS SOLDATS SONT CONDUITS A LA GARE POUR GAGNER LEUR LIEU D'AFFECTATION

Les tirailleurs algériens, qui déjà s'illustrèrent en 1870 et dans nos campagnes coloniales, ont trop fait parler d'eux pour qu'il soit besoin d'insister sur leurs qualités. Ces indi-

gènes fournissent encore d'excellentes recrues pour le service armé et les travailleurs coloniaux. Voici des volontaires se présentant au conseil de revision et partant pour la caserne.